

Prix d'écriture des IUT 2025. Le coup de la liberté : résultats et textes

Parmi les 24 textes retenus pour la sélection finale, le jury organisateur du prix d'écriture des IUT a désigné les lauréats suivants :

1^{er} prix	Emmanuelle Orain. « À mon insu ». IUT de Poitiers, site de Niort, département <i>Science des données</i> .
2^{ème} prix	Héloïse Rigaux, « À celles qui me gardent debout ». IUT de Montpellier, département <i>Informatique</i> .
3^{ème} prix	Maëla BRUNET - Zahia HADOUI. « Brassière violette et culotte rayée : armes de résistance massive ». IUT de Colmar, département <i>TC</i> .
Prix spécial de la présidente	Lilian Oriol. « Le début d'une fin ». IUT d'Aix-Marseille, département <i>Chimie</i> .

Le texte de la lauréate Emmanuelle Orain a été lu lors des 24^{èmes} Rencontres de l'AECIUT, à l'IUT de Tours. Les organisateurs du prix remercient vivement les partenaires : l'IUT d'Aix-Marseille, site de Gap, la librairie Davagnier de Gap, et l'AECIUT.

Félicitations à toutes les étudiantes et tous les étudiants qui ont participé à ce prix, et un grand bravo aux lauréats. Un grand merci aux enseignantes et enseignants des IUT qui s'engagent dans ce concours depuis 2019, et contribuent à donner à leurs étudiantes et étudiants le goût d'écrire.

Pascal Plouchard, IUT d'Aix-Marseille, site de Gap.

Vous pourrez lire les 24 textes sélectionnés pour le jury final. Voici la liste des IUT et départements participants (par ordre d'apparition)

Texte 1	GEA Amiens
Texte 2	GEA Bayonne
Texte 3	GEA Bayonne
Texte 4	TC Bordeaux
Texte 5	TC Bordeaux
Texte 6	GEII Chateauroux
Texte 7	GEII Chateauroux
Texte 8	TC Colmar
Texte 9	TC Colmar
Texte 10	TC Colmar
Texte 11	GEA Gap
Texte 12	HSE Lorient-Pontivy
Texte 13	HSE Lorient-Pontivy
Texte 14	Chimie Marseille
Texte 15	Chimie Marseille
Texte 16	Chimie Orsay
Texte 17	TC Paris
Texte 18	SD, Niort
Texte 19	Infocom Strasbourg
Texte 20	Infocom Strasbourg
Texte 21	Infocom Strasbourg
Texte 22	TC Strasbourg

Texte 23	Informatique Montpellier
Texte 24	Informatique Montpellier

Prix d'écriture 2025. Dernière sélection

Table des matières

1.	Eve Lejay. Un voile de trop	2
2.	Marthe Parcé. Le voile de nos libertés.....	4
3.	Nastasia Malagnac. La Martyre de Minsk.....	5
4.	Manon Boutteau. Justice à la mer ! - Paul Watson.....	6
5.	Naëlle Bourasseau-Parayre. La voix de Marielle Franco.....	7
6.	Romain Jeanne. La gardienne de l'équilibre, mémoire d'une résistante Lenca.....	9
7.	Sidney Veleda. Gilles Cistac : justice, liberté et ... exécution.....	10
8.	Maëla Brunet - Zahia Hadoui. Brassière violette et culotte rayée : armes de résistance massive . 3^{ème} prix 2025	11
9.	Noa Goerger - Thomas Kastler. J'écris. Depuis toujours.....	13
10.	Morgane Bérard- Lisa Foisset. Marielle Franco : Le prix du courage.....	14
11.	Héléna Santiago. On m'a volé ma robe d'avocate, pas ma voix !.....	16
12.	Enzo David. Le Dernier Cri du Poète.....	17
13.	Ketty Queau. Je sens qu'il est l'heure aujourd'hui.....	19
14.	Lilian Oriol. Le début d'une fin . Prix spécial de la présidente	20
15.	Oleksandr Khrypko. La lutte de millions de personnes, l'histoire d'une seule.....	21
16.	Manon Désiré-Lucas. Ma voix, leur peur	23
17.	Robin Beloeil. Le cri de la liberté, par Ahmad Batebi.....	24
18.	Emmanuelle Orain. A mon insu 1^{er} prix 2025	26
19.	Adèle Schwoertz . Armes de mots, mots d'armes.....	27
20.	Almaz Jung . « Masha Amini, tu n'es pas morte. Ton nom est devenu un mot de passe ».....	29
21.	Alice Sparapan. La Voix de la Résistance	30
22.	Damien Daclinat. « Un stylo contre la peur ».....	31
23.	Héloïse Rigaux. À celles qui me gardent debout. 2^{ème} prix 2025	33
24.	Quentin GRELIER, Léon FIEVET. <i>Martyre pour la terre</i>	34

1. Eve Lejay. Un voile de trop

Je m'appelle Mahsa Amini. J'ai 22 ans et je marche aux côtés de mon frère dans les rues de Téhéran. Une simple promenade dans la capitale. Un instant de liberté. Illusion.

Un fourgon blanc surgit. Patrouille de la moralité. Mon cœur s'emballe. Un officier pointe mon voile. "Mal porté", dit-il. Injustice. Abus. Oppression. Je proteste, j'essaie d'expliquer. On m'arrache à mon frère. Ses cris, ses implorations. Rien n'y fait. Une main de fer me pousse dans le véhicule.

L'air est lourd dans le centre de "rééducation". Autour de moi, d'autres femmes, silencieuses, les yeux baissés. Humiliation. Peur. Soumission. Une exécutante du régime m'ordonne de "corriger" mon apparence. Je refuse. Un coup. La douleur explose dans ma tête. Puis un autre. L'équilibre vacille, mes jambes ne me portent plus. Le sol m'aspire. Noir total.

Quand j'ouvre les yeux, tout est flou. Une lumière blafarde, des voix lointaines. J'ai mal. À la tête. Aux côtes.

Partout. Dévastation. Agonie. Injustice. Je veux parler, appeler mon frère. Impossible. Mon corps ne répond plus. Je replonge dans l'obscurité.

Trois jours de coma. Une éternité suspendue. Puis plus rien. Silence. Néant. Mort.

Mais dehors, mon nom résonne. Dans les rues d'Iran, des milliers de femmes brûlent leur voile, crient pour leur liberté. "Femme, Vie, Liberté." Mon souffle s'éteint, mais leur révolte s'embrase. Je ne suis plus là, mais je vis dans chaque femme qui refuse de se soumettre.

Ma mort n'a pas été un simple accident. Elle est devenue le point de départ d'un soulèvement. Une étincelle dans un pays où les femmes sont étouffées sous le poids des traditions et des lois. Résignation forcée. Oppression institutionnalisée. Mon nom est devenu un cri, un symbole de résistance.

Des images de mon visage circulent sur les réseaux sociaux, des pancartes s'élèvent dans les manifestations. Mes yeux sont le miroir de la douleur de milliers de femmes privées de droits, réduites au silence. Répression. Arrestations. Tortures. Le régime tente d'écraser cette vague de colère, mais il est trop tard.

Je suis partie, mais je ne suis pas oubliée. Mes rêves inachevés sont devenus ceux de tout un peuple. Une jeunesse qui aspire à la liberté, à l'égalité, à la dignité. Une génération qui refuse de vivre dans la peur et le silence¹.

Les jours passent, mais le souvenir de mon arrestation reste viv². Le fourgon blanc. Les cris de mon frère. La douleur. La lumière blafarde de l'hôpital. Et pourtant, à travers cette fin brutale, une renaissance a vu le jour. Une prise de conscience mondiale. Solidarité. Indignation. Rébellion.

Je ne suis plus là pour marcher dans les rues de Téhéran, discuter avec mes amis, rire avec ma famille. Mais mon absence est devenue une présence, un écho qui résonne encore et encore. Je suis dans chaque femme qui défie les lois injustes, dans chaque voix qui crie pour la justice.

Femme, Vie, Liberté. Des mots simples, mais puissants. Des mots qui brisent les chaînes de la soumission. Le choix de Mahsa Amini n'est pas anodin. Sa mort tragique, survenue le 16 septembre 2022, a eu un impact mondial. Elle est devenue un symbole de résistance face à la répression systématique exercée par le régime iranien. Son histoire incarne l'injustice d'un pays où les femmes sont privées de leurs droits les plus fondamentaux. Le simple fait de porter un voile jugé mal ajusté par la police des mœurs a suffi à lui ôter la vie. Cette tragédie a secoué la société iranienne et au-delà, suscitant un mouvement mondial de soutien.

Le cas de Mahsa Amini, comme celui de nombreuses autres femmes persécutées, me pousse à m'interroger sur la nature de la justice et de la liberté dans nos sociétés. Ces valeurs fondamentales semblent parfois si fragiles, menacées par des systèmes qui cherchent à contrôler, réprimer et déshumaniser.

Pourtant, c'est face à cette oppression que l'humanité trouve sa force la plus pure, celle qui s'élève pour défendre l'égalité et la dignité.

J'ai choisi Mahsa Amini car son histoire illustre cette lutte pour la liberté individuelle et la résistance collective des femmes en Iran. Lorsqu'elle a été arrêtée, son unique crime était d'être une femme. Sa mort, et les manifestations qui ont suivi, ont redonné de l'espoir à de nombreuses femmes. Mahsa incarne cette révolte silencieuse mais puissante qui brise les chaînes du silence et de la soumission. Elle me rappelle que nous ne devons jamais fermer les yeux sur l'injustice.

Dans un monde où les droits des femmes sont encore méprisés, je me sens obligée de m'engager. Je défends la cause de toutes celles et ceux qui, comme Mahsa, n'ont pas eu la chance de vivre libres. Si j'étais à leur place, je lutterais pour les droits fondamentaux, l'autodétermination des femmes et l'égalité des sexes. Je serais prête à mener des actions concrètes, qu'elles soient politiques, éducatives ou sociales, pour sensibiliser aux injustices cachées derrière des apparences de normalité.

Je crois fermement que l'une des actions les plus importantes serait de donner aux femmes la possibilité d'exprimer librement leurs opinions, de s'instruire sans entraves et de vivre selon leurs propres choix. Je m'engage à défendre ces principes en soutenant des organisations féministes, en menant des actions de sensibilisation et en participant à des mouvements sociaux.

Je me sens profondément révoltée par l'injustice et l'oppression. Cette cause est la mienne, et je ferai tout pour que la mémoire de Mahsa Amini ne soit pas oubliée. Son sacrifice doit avoir un sens. Son combat doit continuer à travers nous.

¹ Le Monde, « Mort de Mahsa Amini en Iran : des réformateurs réclament la fin du port obligatoire du voile », 24 septembre 2022. https://www.lemonde.fr/international/article/2022/09/24/mort-de-mahsa-amini-en-iran-des-reformateurs-reclament-la-fin-du-port-obligatoire-du-voile_6143051_3210.html

² Le Monde, « Mort de Mahsa Amini : deux journalistes condamnées en Iran pour avoir couvert l'affaire », 22 octobre 2023. https://www.lemonde.fr/international/article/2023/10/22/mort-de-mahsa-amini-deux-journalistes-condamnees-en-iran-pour-avoir-couvert-l-affaire_6195967_3210.html

2. Marthe Parcé. Le voile de nos libertés

Les chaleurs de ces derniers jours laissent place à une brise agréable en ce début de septembre. Je desserre un peu mon hijab et souris à la caresse du vent sur ma peau. Malheur à moi.

Nous avons décidé aujourd'hui d'aller à Téhéran avec ma famille. *Bâbâ*³ avait quelques jours de repos, et nous n'avions jamais vu la capitale⁴. Et oui, je suis née à Saqqez, dans une autre province, et on ne voyage pas tous les jours. Le trajet s'est plutôt bien déroulé d'ailleurs, malgré quelques altercations. Tenir à huit dans cette voiture, et avec cette chaleur... Enfin. Et puis nos débats sur les droits des femmes en Iran. Je me sens vraiment seule. Personne ne comprend. A la maison je dis ce que je veux, mais dehors, ils ont peur. Cette soumission me révolte. Heureusement je vais à la fac à la rentrée, peut-être y trouverais-je quelques compagnes d'idées !

Nous sortons de l'autoroute et je passe ma tête par la fenêtre, ouvrant encore plus mon voile couvert de ma transpiration. L'air me fait un bien fou.

Arrestation.

Ils nous attendaient. Ils m'avaient repérée. Leurs yeux mauvais, pointés d'ironie et de crainte, scrutaient toutes les voitures à l'arrivée de la ville. Nous sortons de la voiture et sans que je le voie venir, le premier coup tombe. Suspicion. Deuxième coup. Expectation. Troisième coup. Abomination.

Ils m'ont frappée car j'étais libre. Ils ont utilisé la violence pour vaincre la justice. J'ai été considérée par le régime uniquement car j'ai enfreint les lois. La douleur n'est plus qu'une lointaine sensation, et mon esprit se détache de mon corps dans un décor brumeux. Toutes les parcelles de mon corps crient à l'injustice mais je rentre dans un autre type de conscience où rien ne m'importe à part vivre. Violation de mon être.

Je crois discerner des voix. Un picotement sur mon bras gauche me réveille un peu et j'entends distinctement mon prénom. "Jina ! Jina !" Où suis-je ? Je tente vainement d'ouvrir les yeux mais par l'intermédiaire de mes paupières entrouvertes, un violent flash de néon me brûle la rétine. J'ai mal ! Mal ! MAAAAAAL !

Je sens que je m'agite. La panique m'envahit, mais je suis clouée au lit. Attachée ?

Condamnation.

Ils ont scellé mon sort. Je suis hantée par leurs regards, ils me transpercent au seuil de la mort. Mon existence de femme, de soeur, de fille, d'amie, de presque étudiante va se terminer à cause d'un régime vengeur, manipulateur, tyrannique. Cette constatation me fait ressentir à la fois rage et consternation.

Ce que je ne sais pas, c'est que ma vie sera à l'initiation d'un mouvement de grande ampleur pour la libération. Que beaucoup d'autres femmes partageaient mes convictions et se battraient pour que les choses changent. Que l'injustice subie servira d'emblème de la révolution⁵. Mais ça je ne le savais pas encore. A ce moment-là, les seules questions qui m'obsédaient portaient sur le sens de ma vie. Si j'avais respecté la loi, rien de tout cela ne serait arrivé. Oui, mais aurais-je été heureuse ? Le bonheur est-il la quête de la vie ? Peut-il être lié à notre liberté ?

Cette impression que ma vie ne m'appartient pas.

La liberté est un souffle. Comme la caresse du vent, elle nous emporte vers l'avant. Encore faut-il la sentir. Cette brise.

J'ai choisi Mahsa Jina Amini car en plus d'avoir levé le voile de sa liberté, elle est aujourd'hui un emblème, amenant de vrais questionnements. Il peut paraître difficile de s'identifier à quelqu'un de lointain, qui a un autre quotidien, une culture et histoire que l'on peut trouver opposée. Mais Mahsa est un être humain et à ce titre lui sont indus le respect, l'intégrité, la dignité, la liberté.

Dans ma courte vie d'Européenne, bénéficiant d'un certain confort et entourée de personnes qui m'aiment, je ne crois pas avoir eu l'occasion d'exprimer un tel courage. Pourtant, une existence dénuée de difficultés n'apporte pas l'ultime joie de les avoir dépassées. Et nos sociétés y sont confrontées. La sonnette d'alarme n'a-t-elle pas été tirée plusieurs fois pour dénoncer nos comportements sociétaux ? Notre indifférence face

³ Papa en iranien

⁴ FARHADI Asghar, "L'Iran sous le choc après la mort d'une femme arrêtée par la police du voile", *Courrier International*, 16 septembre 2022, [En ligne] URL : <https://www.courrierinternational.com/article/indignation-l-iran-sous-le-choc-apres-la-mort-d-une-femme-arretee-par-la-police-du-voile>

⁵ BELHACINE Wassila, « En Iran, la répression des femmes sert de message », *Libération*, 12 août 2023, [En ligne] URL : https://www.liberation.fr/idees-et-debats/azadeh-kian-en-iran-la-repression-des-femmes-sert-de-message-au-reste-de-la-population-20230811_JLZGIHO45FCNLHZF7U3NA2OSKA/

aux soucis du monde, enfin à tout sauf à nous-même ? C'est dans la nature de notre être me diriez-vous. Oui, mais dans un cadre de survie et de nécessité vous répondrais-je. Ne penser qu'à nous est déséquilibré, et nous enferme dans une spirale autocentrée.

Alors, en quoi suis-je prête à être libre ? A la différence de Mahsa Amini je ne souffre pas d'un régime usant de violences visibles. Non, je vis dans un pays "démocrate" où trop de liberté nous enchaîne. On ne sait plus quel combat défendre, quelle cause suivre, on s'éparpille, on suit les « autres ». La peur l'emporte sur le risque et la découverte. On souhaite la sécurité avant tout. Voyons où cela nous mène...

Pourtant, je suis persuadée que ma liberté réside dans les choix que je pose, dans le bonheur de chaque instant. Personne ne pourra me l'enlever, car elle est armée de mon sourire, de mon esprit, de mes pensées, de mon écoute... vous avez compris.

Il est facile de se dire "prête à tout" au sujet de sa liberté, mais je pense qu'au-delà des grands actes de bravoure, elle est dans les petits gestes du quotidien. Mahsa a soulevé son voile à cause de la chaleur, mais aussi peut-être parce que l'oppression à ce sujet la révoltait. Tout en ayant conscience du risque, elle avait espoir en la vie pour éviter le pire.

J'aime à penser que tout est possible. Que si on s'en donne les moyens, on avance dans la vie et dans nos projets. Je souhaite ne pas me sentir oppressée par des règles que je n'ai pas choisies ou dont je ne comprends pas le sens. Et je vis ce choix en le questionnant chaque jour. La vraie révolution, on ne la fait pas dans son canapé, mais en se mettant en action.

3. Nastasia Malagnac. La Martyre de Minsk.

Minsk. Biélorussie. Le 7 septembre 2020⁶. Un mois s'est écoulé. Fuites. Expulsions. Alexandre Loukachenko est à nouveau au pouvoir. Soumission. Frustration. La résistance s'engage. Face au peuple se tiennent les forces de l'ordre. Impitoyables. Insensibles. Au premier rang, devant le peuple, une femme se tient prête. Empathique. Chaleureuse. Pacifique. Ses mains forment un cœur. Porteur d'espoir. Revendiquant la justice. Défendant la liberté. Cette femme, c'est moi. Un mois s'est écoulé. Je marche seule dans la rue. Et tout à coup : Plus d'air. L'obscurité. Des mouvements précipités. Des voix d'homme s'élèvent. Volatiles. Menaçantes. L'incompréhension. Puis, une bousculade. Puis, deux. Puis, trois. Tout va si vite. Trop vite. Puis, une chute. La douleur. Un claquement de porte. Des mouvements précipités. L'engin se met en marche. Bruyant. Entêtant. Les mêmes voix. Volatiles. Menaçantes. J'ai peur. Et là : BAM ! Un coup violent sur la tête. Ça recommence. La douleur. Enfin, le flou. Le vide. Plus d'air. Rien que l'obscurité. Tout va si vite. Trop vite. Alors que mes sens peinent à me revenir, je sens une main retirer brusquement le sac qui m'étouffait. Je revis. La lumière. De l'air. Mes yeux s'ouvrent d'eux-mêmes. Je prends le temps de scruter les alentours. Une camionnette. Des hommes masqués me fixent longuement. Je reconnais leur insigne. Les autorités. Que veulent-ils de moi ? Plusieurs minutes s'écoulent. L'engin s'arrête. Je regarde par la grande vitre. La frontière. Je comprends immédiatement. Ils veulent m'expulser, me salir, m'enlever ce que j'ai de plus cher : mon foyer, ma liberté. Intimidations. Pressions. J'ai peur à nouveau. Je scrute rapidement les alentours. La vitre. Je n'hésite pas une seule seconde. Je me lève. Ils peinent à me retenir. Je m'extirpe. Je saute. Puis, une chute. La douleur. Je me relève tant bien que mal. Je cours. Ils peinent à me rattraper. Me voilà aux prises d'un élan sans fin. Je finis par m'arrêter après ce qui a semblé être une éternité. Je me retourne. Je les ai semés. Pour l'instant. Mais pas pour toujours. Ils me retrouveront. Tôt ou tard. Morte ou vive. Je glisse instinctivement ma main dans ma poche. Mon passeport⁷. L'instrument de mon expulsion. Je songe au Conseil⁸. À Svetlana et Veronika. Mes alliées. Mes amies. Forcées à l'exil. Me laissant à la tête des opposants. Porter l'espoir. Revendiquer la justice. Défendre la liberté. Les larmes me montent. Je n'ai plus de choix. Je le déchire. Jusqu'à la dernière page. Pour ne pas subir le même sort. Et tout à coup : des voix familières. Volatiles. Menaçantes. Je me retourne. Leurs kalachnikovs. Pointées droit vers moi. Je prends une grande inspiration. J'ouvre mes mains tremblantes. L'instrument de mon expulsion. En mille morceaux. Mon dernier acte de résistance. Ils observent, figés. Ils comprennent. Je refuse de capituler. Ce pays est mon foyer, ma vie, mon combat. Je reste. Au nom de l'espoir. Au nom de la justice. Au nom de la liberté. Des menottes font le tour de mes poignets. Puis, une bousculade. Puis, deux. Puis, trois. Je vois tout.

⁶ "Liberté pour [Maria Kolesnikova], figure d'opposition emprisonnée au Bélarus", *Amnesty*, 8 novembre 2024, [En ligne] URL : <https://www.amnesty.fr/petitions/liberte-pour-maryia-kalesnikava-figure-dopposition-au-belarus> (consulté le 25 janvier 2025)

⁷ "Maria Kolesnikova", *Wikipédia*, 27 novembre 2024 (dernière version), [En ligne] URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Maria_Kolesnikova (consulté le 25 janvier 2025).

⁸ "Conseil de coordination", *Wikipédia*, 10 novembre 2022 (dernière version), [En ligne] URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Conseil_de_coordination (consulté le 25 janvier 2025).

Je n'ai plus peur. Ils me renvoient dans l'habitacle : je suis arrêtée. Un claquement de porte. Les mêmes voix. Volatiles. Menaçantes. L'engin se remet en marche. Bruyant. Entêtant. Ainsi s'achève mon dernier jour de liberté. Tout va si vite. Trop vite. Homiel. Le 6 septembre 2021⁹. Un an s'est écoulé. Complots visant à s'emparer du pouvoir. Atteinte à la sécurité nationale. Onze ans s'écouleront derrière les barreaux. Face aux caméras, face à ma famille que je ne reverrai certainement plus jamais, la largeur de mon sourire masque mes larmes. Du bleu profond de mes yeux. De ma chevelure de platine. De mes lèvres rouge sang. Mes mains forment un dernier cœur. Porteur d'espoir. Revendiquant la justice. Défendant la liberté. Je m'appelle Maria Kolesnikova. Et ceci est mon histoire.

Musicienne. Femme politique. Maria Kolesnikova incarne à la perfection douceur et humilité, qualités qu'elle a brillamment mises en avant lors des manifestations biélorusses de 2020, après l'élection controversée du président Alexandre Loukachenko. De plus, le courage dont elle a fait preuve en détruisant son passeport pour empêcher son expulsion forcée du pays, malgré les nombreuses menaces des forces de l'ordre, m'inspire profondément. C'est pourquoi j'ai choisi d'incarner cette femme si singulière. Injustement condamnée, son histoire n'a malheureusement pas reçu toute l'attention qu'elle mérite. Son combat pour les droits humains et la justice résonne fortement avec mes propres valeurs. La préservation des libertés fondamentales est une cause qui me tient à cœur et que je souhaite défendre au quotidien. Pensée. Expression. Rassemblements. La liberté est universelle, mais aussi encore trop souvent menacée par les régimes autoritaires, mais aussi par les discriminations et les injustices sociales. C'est pourquoi j'agirai chaque jour, à mon échelle, en vue de préserver ces libertés et de faire évoluer les mentalités. Primo. Publications et partages de témoignages sur Internet. Discussions courantes. Je sensibiliserai mon entourage sur les atteintes aux droits humains. Deuxio. Je soutiendrai, voire adhérerai à des associations qui défendent les libertés fondamentales, signerai et partagerai des pétitions, ou encore participerai à des manifestations pacifiques. Exactement comme l'a fait Maria. Pour finir, j'utiliserai ma passion pour l'art. Écriture de textes engagés. Création de chorégraphies. Racontant chacune une histoire unique. Oppression. Révolte. Solidarité. Tout comme Maria, je veux porter l'espoir. Revendiquer la justice. Défendre la liberté. À travers chacun de mes mots, chacun de mes actes et chacun de mes mouvements.

4. Manon Boutteau. Justice à la mer ! - Paul Watson

« Je me souviens du fracas des vagues contre la coque. D'abord lointain. Puis plus dense, plus rapide, comme un avertissement lancé par l'océan lui-même. Le ciel était bas, le froid coupant, l'air saturé de sel et de tension. C'était en 2013, dans les eaux glaciales de l'Antarctique. Nous traquions un baleinier japonais, un de ceux qui se disaient "scientifiques" pour contourner les interdictions. Tout simplement, une mascarade. Une violation des accords internationaux, habillée de jargon technique. Une manipulation bien orchestrée. Sur le pont du Steve Irwin, j'observais l'horizon. La mer était calme en surface, mais tout en elle semblait prêt à exploser. J'avais les mains serrées sur la rambarde, les yeux rivés sur la ligne trouble entre ciel et eau. L'équipage était silencieux. Autour de moi, une concentration extrême, silencieuse et lourde. La communication était réduite à l'essentiel. Il fallait attendre, laisser les données s'affiner. Une anticipation pesante. Une chasse sans fusil.

Le point noir est apparu en fin de matinée. D'abord une forme confuse, à peine perceptible. Puis un second, et enfin une silhouette plus nette. Nous savions que c'était eux. La position correspondait. Les images satellites aussi. Leur présence ici était illégale, mais tolérée. Une violation acceptée par inaction. Une transgression sans sanction.

Nous avons changé de cap, lentement. Notre objectif était simple : gêner, ralentir, documenter. Être là, visibles, et empêcher l'irréparable. Chaque manœuvre était millimétrée. L'interception comme seule option. La dissuasion en guise d'intervention.

Et pourtant, ce jour-là, ce n'est pas eux que le monde a condamnés. C'est moi. Interpol m'a inscrit sur liste rouge. Mandat d'arrêt. Accusations montées de toutes pièces. Le Japon, le Costa Rica, et derrière eux, tous ceux que notre présence dérangeait. Mon crime ? Perturber l'ordre. Dénoncer ce qui arrangeait bien des États. Défendre les espèces marines, dénoncer le braconnage, rendre visible ce que l'on voulait cacher. Une criminalisation de l'action. Une perversion de la législation. Je n'ai jamais levé la main sur personne. Mes armes ont toujours été les bateaux, les caméras, le droit. Mais la loi, parfois, protège ceux qui détruisent et punit ceux qui dérangent. Une inversion des rôles. Une contradiction dans l'application des peines. Je repense souvent à cette mission menée dix ans plus tôt, au large du Costa Rica. Un bateau pratiquait le

⁹ "Maria Kolesnikova", *Wikipédia*, 27 novembre 2024 (dernière version), [En ligne] URL : https://fr.wikipedia.org/wiki/Maria_Kolesnikova (consulté le 25 janvier 2025).

shark finning. Des dizaines de requins amputés, leur corps rejeté à la mer, encore vivant. Leurs ailerons entassés dans la cale, prêts à être vendus. Un commerce d'horreur, une exécution silencieuse. Nous les avons interceptés. Pas pour les attaquer, mais pour filmer, exposer des faits, et condamner à notre manière leur crime. Mais, c'est cette action-là, cette simple tentative de protection, qui a motivé un mandat d'arrêt international. Arrestation en Allemagne. Rétention provisoire. Puis la fuite. Non par peur, mais par nécessité. Une réaction à l'oppression. Une fuite dictée par la conviction. Pendant des mois, j'ai vécu caché. Mes nuits très courtes. Une clandestinité choisie, non pas pour disparaître, mais pour continuer à exister. J'ai été qualifié d'extrémiste. Taxé de radical. Pourtant je n'ai jamais agi par haine. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour eux : pour les baleines, les requins, les tortues, les dauphins. Pour les écosystèmes que l'on vide, que l'on rase, que l'on détruit sans témoin. Un engagement sans concession. Une compassion sans modération. Et si c'était à refaire, je referais tout. Oh oui tout ! Sans hésitation. Car chaque filet retiré, chaque baleine détournée, chaque cri relayé valait ce que cela m'a coûté. Ce n'était pas un sacrifice, mais une vocation¹⁰. »

Pourquoi Paul Watson ?

J'ai choisi Paul Watson parce qu'il incarne, à mes yeux, une idée de la justice qui me touche profondément : une justice active, engagée, qui ne se contente pas d'attendre que les lois prennent le relais ou que les choses changent d'elles-mêmes. Il agit, parfois dans l'urgence, souvent dans l'ombre, mais toujours avec une conviction inébranlable. Il n'a pas cherché la reconnaissance, encore moins la gloire. Il s'est simplement levé, là où d'autres détournaient le regard.

Ce qui m'a marqué chez lui, c'est sa capacité à se battre pour les plus vulnérables, ces êtres vivants qu'on ne voit pas, qu'on ne considère pas : les baleines, les requins, les tortues, les écosystèmes marins en péril. Il a risqué sa liberté, parfois sa vie, pour défendre ceux qui ne peuvent pas se défendre. Il l'a fait sans violence, mais avec force. Il a préféré montrer plutôt que frapper. Déranger plutôt que se taire. Il n'a jamais cherché à se faire passer pour un héros, mais c'est justement ça, qui en fait un.

Son parcours m'a profondément inspirée. Il m'a fait comprendre qu'on peut agir autrement, qu'on peut résister, dénoncer, et protéger, même à contre-courant. Et il m'a poussé à me demander, sincèrement : et moi, qu'est-ce que je serais prête à faire pour défendre ce qui compte vraiment pour moi ?

Si je devais choisir une cause à défendre, ce serait sans hésiter celle des droits des femmes. Parce qu'aujourd'hui, être une femme que ce soit dans des pays lointains ou dans nos sociétés modernes c'est encore souvent vivre avec moins de liberté, moins de sécurité, moins de place pour s'épanouir et se réaliser. C'est vivre avec des regards, des jugements, des barrières invisibles mais omniprésentes, qui étouffent. Trop souvent, une femme doit se battre contre des attentes qui la limitent, contre une société qui la réduit.

J'aimerais défendre le droit des femmes à disposer de leur corps, à s'exprimer sans crainte, à avancer sans peur. À lutter contre les violences sexistes, ces violences silencieuses et invisibles, mais si dévastatrices. À lutter contre les inégalités salariales, qui piétinent la dignité de milliers de femmes chaque jour. Et contre les stéréotypes qui enferment, qui réduisent leurs rêves, qui leur volent des vies entières.

Je sais que je ne pourrai pas tout changer seule, et pourtant je suis prêt-e à me lever, à m'engager. Parce que chaque femme, chaque voix, chaque geste compte. Je suis prêt-e à utiliser ma voix pour celles qu'on n'entend pas, pour celles qu'on ignore, qu'on efface. À soutenir les associations qui œuvrent dans l'ombre, à partager des histoires, à sensibiliser, à éduquer. Parce qu'il est essentiel de ne jamais laisser passer ces petites phrases, ces regards complices, ces gestes banalisés qui renforcent des injustices systémiques.

Je suis prête à faire ma part. Parce que je crois que la liberté et la justice ne sont pas des idées abstraites, mais des combats à mener chaque jour. Comme Paul Watson a agi avec courage pour défendre les océans et les espèces marines, moi, j'aimerais défendre le droit des femmes à vivre pleinement, à exister sans entraves, à être entendues, respectées, aimées pour ce qu'elles sont.

5. Naëlle Bourasseau-Parayre. La voix de Marielle Franco

Le 8 mars 2018, 23h46

Cher journal,

Cela fait longtemps que je n'ai pas ouvert tes pages. Trop longtemps. Peut-être parce que défendre, lutter, courir... ça ne laisse pas beaucoup de place pour écrire. Mettre des mots sur mes maux m'aideront peut-être à y voir plus clair, alors voilà ce qui se passe dans ma tête...

Je préfère te prévenir : c'est le chaos, mes pensées s'emmêlent. Alors ne m'en veux pas si mes mots t'arrivent en désordre.

Je suis fatiguée, mais je ne dors pas. Je n'y arrive pas. Je pense à cette assemblée, à ce moment, à sa voix

¹⁰ Source Wikipédia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_Watson

qui s'est élevée contre la mienne, cet homme-là, avec sa colère et son mépris, sa peur aussi. Oui, peur. Peur de ce que je représente. Une femme noire, lesbienne, de la favela, *élue*. Éluë, tu entends ? E-L-E-I-T-A. Je l'ai dit fort. Je l'ai scandée. Je ne les laisserai pas me faire taire.

Aujourd'hui, c'était le 8 mars. Journée internationale des droits des femmes. Ironique, non ? Qu'il ait tenté de m'interrompre précisément aujourd'hui, comme pour effacer ce que je suis, comme si je n'avais aucun droit de parole. Alors j'ai répondu : « **Je ne serai pas interrompue.** » Et je le pense, jusqu'au bout. Je ne suis pas montée là-haut pour qu'on me regarde gentiment. Je suis là pour déranger. Pour anéantir leurs certitudes. Pour faire changer cette société.

Parce que ma voix, c'est celle de celles qu'on n'écoute jamais. Parce que ma voix, c'est celle des femmes noires des favelas. Les mères qui pleurent des fils qu'on exécute. Les lesbiennes qui s'aiment dans l'ombre. Les militantes qu'on moque, qu'on tue. Je parle pour elles. Parce que ma voix, c'est aussi celles qui ont osé défendre nos droits, celles qui m'ont inspiré. Pensons à **Nísia Floresta** qui par sa bravoure a brisé les chaînes de l'ignorance en ouvrant des écoles pour nos filles, osant défier un monde qui voulait nous maintenir bêtes et disciplinées. Rappelons-nous la force de **Bertha Lutz**, grâce à qui, nos voix résonnent dans les urnes. Et comment ne pas entendre encore l'écho de la voix puissante de **Carolina Maria de Jesus**, nous montrant la réalité de la favela, sans mensonges, l'injustice sociale telle qu'elle existe réellement. Ma voix est là pour, les femmes qui pensent encore qu'elles ne peuvent pas vivre sans un homme, je veux leur montrer qu'elles aussi ont le droit d'exister. Enfin ma voix est là pour les petites filles d'aujourd'hui qui deviendront les grandes dames de demain, je veux qu'elles aient le droit de tracer leur propre chemin, et d'aimer simplement. Libération. Et ça, ça dérange. Ma politique dérange. Ma présence dérange. Ma parole dérange.

Je pense à Audre Lorde, une écrivaine inspirante, j'aime la citer : « Je ne suis pas libre tant qu'une autre femme est prisonnière, même si ses chaînes sont différentes des miennes. » dit-elle. Cette phrase me rappelle pourquoi je n'ai pas le droit de baisser les bras, et pourquoi je n'ai pas le droit de dire oui à cette société patriarcale. C'est ça, la vérité. C'est pour ça que je continue. Parce que même si j'ai été élue, je ne suis pas libre. Parce que Luyara, ma fille, ne sera pas libre tant que cette ville, ce pays, traite les femmes comme des citoyennes de seconde zone.

J'ai commencé à lutter il y a longtemps. Quand une amie est morte d'une balle perdue, à l'université. Quand j'ai vu ces corps tomber dans les ruelles de Maré, je me suis jurée de ne pas détourner les yeux. Jamais.

A l'aéroport je me suis fait fouiller on m'a traité comme une moins que rien, comme si mes cheveux pouvaient cacher des drogues ou des poux. Humiliation. Quand j'ai vu les flics fouiller nos têtes comme si on y cachait des crimes, j'avais envie de vomir de dégoût. Comment encore aujourd'hui peut-on être traité comme ça.

Quand j'ai déposé ce projet de loi pour recenser les violences faites aux femmes, certains ont ricané. Quand j'ai parlé d'ouvrir les crèches la nuit, ils ont dit que ce n'était pas une priorité. Quand j'ai défendu le droit à l'avortement dans les cas déjà prévus par la loi, j'ai reçu des menaces. Mais est-ce que je vais pour autant me taire ? Non. Je sais que je ne fais pas l'unanimité, mes positions en bousculent plus d'un. Vais-je m'en excuser ? certainement pas. Devrais-je m'en vanter ? Oui certainement.

Je sais aussi que cela pourrait me coûter la vie. Tu pourrais penser que c'est égoïste de prendre de tels risques, alors que j'ai une fille que j'aime plus que tout, une compagne avec qui je suis pleinement heureuse. Mais la vérité, c'est que je me battrais jusqu'à mon dernier souffle. Tant que j'aurai une voix, je l'élèverai.

Merde, nous avons le droit d'exister sans avoir à nous excuser.

Je suis Marielle Franco et si un jour vous lisez ces mots, qui que vous soyez, ne cessez jamais de vous battre¹¹.

Justification du choix

J'ai choisi de me mettre dans la peau de **Marielle Franco** parce que son histoire m'a profondément touchée. C'est une femme très inspirante, et j'admire son courage, elle a osé prendre la parole dans des lieux où on ne voulait pas qu'elle existe. Nombreuses sont les femmes qui se sont battues pour nos droits ; aujourd'hui, leur rendre hommage, c'est oser prendre la parole, affirmer nos opinions, même si cela dérange. De plus elle défend une multitude de causes et je trouve ça admirable.

A cela s'ajoute le fait que je voulais en apprendre plus sur la culture de l'Amérique latine. Je trouvais ça important de m'intéresser à une femme qui a marqué les esprits là-bas, une figure forte de la résistance. On connaît bien les grandes figures engagées de notre propre pays, comme Simone Veil, mais il me semblait essentiel de mettre en lumière une femme issue d'un autre continent dont on parle moins.

Ce projet, je ne l'ai pas pris comme un simple exercice scolaire. C'est le sujet qui me tenait à cœur, parce qu'en tant que jeune femme, étudiante et future professionnelle, je me sens aussi responsable de ce que je fais de ma voix. Si Marielle a continué à parler, même en sachant les risques, alors je peux bien, moi aussi,

¹¹ Sources : Wikipédia - Le Monde - Alterbrazil - Presenza - Brut

écrire, prendre la parole, et ne pas rester passive. L'impact de ses actions perdure aujourd'hui, son combat n'est pas mort.

Je suis convaincue que défendre les droits des femmes (tout comme ceux des hommes) passe aussi par des actes concrets au quotidien. Dans les transports en commun, par exemple, lorsqu'on est témoin d'une situation de harcèlement, il ne suffit pas de détourner le regard comme si de rien n'était. Sans nécessairement se mettre en danger, nous avons la responsabilité morale d'intervenir, de marquer notre désaccord. Rester silencieux, c'est aussi laisser faire.

6. Romain Jeanne. La gardienne de l'équilibre, mémoire d'une résistante Lenca

3 mars 2016 : J'écris cette lettre en mémoire d'un temps où mon peuple, la communauté Lenca, vivait en paix dans les forêts reculées du Honduras. Une existence oubliée de tous, comme si, aux yeux du reste du pays, nous n'avions jamais existé.

Cette ignorance, que beaucoup considéreraient comme du mépris, était une bénédiction pour nous. Mais cette bénédiction, a pris fin au matin du premier jour de la saison des pluies. Je me souviens y avoir vu des hommes, armés, et par dizaines venir ériger des barricades autour de la cascade du fleuve Gualcarque, condamnant ainsi toute possibilité d'accès. Leur volonté était d'empêcher toutes les espèces d'animaux sauvages de pénétrer dans la zone. En y oubliant un détail : nous, les autochtones, qui vivons ici.

Je me souviens au moment de leur arrivée m'être caché derrière un arbre, le cœur battant, pour écouter les conversations des ingénieurs en costumes impeccables. J'étais le seul de ma tribu à comprendre l'espagnol, et très vite, je saisis l'ampleur de la menace. Un barrage. Le gouvernement, gangrené par la mafia, voulait ériger un monstre de béton sur notre fleuve. Une subite vague de colère et de solitude m'envahit d'un coup. « Les miens allaient détruire les miens ». Et cette terre, la seule que j'ai jamais connue et sûrement la plus belle, allait être elle aussi défigurée à jamais. Tout cela, pour satisfaire une soif immorale de destruction, au profit de la consommation et du pouvoir.

Quelques jours après leur arrivée, j'ai donc écouté mes pensées, et je m'y suis opposé, seul, croyant que les forces de la nature et de la raison allaient me faire gagner. Hélas, j'écris depuis une cellule de prison située à La Esperanza, où je croupis depuis mon arrestation ce jour-là. Cela fait maintenant plusieurs saisons que je suis enfermé dans cette cellule grise et noire, mais avec une vue sur ma forêt, où le vert des arbres se mêle au bleu profond du ciel, éclatant de taches jaunes et rouges, ces éclats de couleurs que laissent les perroquets et les perruches, en vol chaque jour de beau temps.

Mais, hélas, le ciel n'était pas toujours bleu ici, et la vie encore moins rose. Le tout premier malaise que j'ai ressenti, fut cette perte de la notion du temps, car depuis mon enfance, je me souviens avoir appris à le dompter en levant la tête et en suivant le parcours du soleil. Mais la fenêtre ici était si petite que, lorsque le brouillard tropical surgissait, il en devenait même difficile de distinguer le jour de la nuit.

Et dans ces nuits sans repères, une autre forme d'obscurité s'est installée : celle des mafieux, de plus en plus menaçants. Qui peu à peu, m'ont fait comprendre que ma présence ici n'était qu'une question de temps. Mais ma présence où, exactement ? Dans cette prison ou dans ce monde ? Car dans le but de me faire adhérer à leurs projets de force, ils me privaient de nourriture, me manipulaient moralement, et mélangeaient mon nom de plus en plus au lexique de la mort. Comme si me forcer à accepter leur projet de barrage allait faire changer quelque chose, là-bas, dehors.

Et je me souviens que c'est à cet instant précis que la vérité m'a frappé : quelque chose se passait bien là-bas, dehors. La graine que j'avais semée dans ma lutte a germé dans l'esprit du peuple tout entier, franchissant même les frontières. Et cette nouvelle forêt, dont je suis les racines, ne mourra que si mes croyances s'effondrent. C'est pourquoi, je lutterai jusqu'à mon dernier souffle, pour que cette ferveur populaire perdure à jamais, et que nous continuions ensemble, à préserver notre unique maison à tous : la Terre.

Dans le monde actuel, il est essentiel pour moi de préserver un lien de respect entre l'évolution humaine et la nature, car sans cet équilibre, notre avenir ne peut être ni stable ni prometteur. Aujourd'hui, la technologie a atteint un niveau de développement très avancé dans de nombreux domaines, au point que certains aspects en deviennent négligés, notamment en raison de la surconsommation et des logiques économiques. Or, chaque décision prise dans ce cadre a un impact direct sur la nature, qui en souffre constamment. Il est important de rappeler que la nature est indispensable à l'avenir de l'humanité, peu importe qui nous sommes ou où nous vivons. Ce n'est donc pas un problème à ignorer, qu'on y soit sensible ou non, et même si cela peut sembler contraignant.

Je serais prêt à défendre activement la liberté et la justice en m'engageant pour une cause essentielle pour tous : la préservation de notre planète. Il est urgent de repenser notre modèle de société et notre système économique afin de placer l'environnement au sommet de nos priorités. Cela implique d'adopter un mode

de vie plus sobre, respectueux de la planète et garant de la pérennité de l'humanité. Ce n'est peut-être pas toujours confortable, mais nous n'avons plus le choix.

Je serais également prêt à m'opposer, par des manifestations pacifiques, aux projets et aux modes de consommation qui ne correspondent plus aux enjeux de 2025. Il est temps de mettre en place des alternatives durables pour un avenir plus juste et équilibré. Mon domaine d'étude est également orienté autour des énergies renouvelables pour pouvoir contribuer à la création de ces solutions dans ma carrière professionnelle.

Wikipedia. Berta Cáceres *Wikipedia* [en ligne]. 9 novembre 2024 [consulté le 06/02/2025]. Disponible à l'adresse suivante : https://fr.wikipedia.org/wiki/Berta_C%C3%A1ceres

Will Parrinello. Berta Cáceres. *Water For Life* [en ligne]. 2023 [consulté le 06/02/2025]. Disponible à l'adresse suivante : <https://waterforlife.film/about/>

7. Sidney Veleza. Gilles Cistac : justice, liberté et ... exécution

Mardi, le 3 mars 2015. Le soleil tape doucement sur les rues de Maputo, projetant des ombres longues et paisibles sur le trottoir. Je marche d'un pas tranquille, savourant cette brève parenthèse matinale avant une nouvelle journée de travail. Comme à mon habitude, je quitte le café où j'ai l'habitude de venir réfléchir, relire mes notes et observer le monde qui m'entoure. Rituel. Les conversations montent doucement autour de moi. Un mélange de portugais et de rhonga. Des voix animées parlent politique, affaires, famille. Plus loin, un groupe d'étudiants passe en riant, insouciant. Ils n'imaginent pas à quel point leur avenir compte, combien leur engagement peut un jour changer ce pays. Éducation.

Leurs yeux pleins d'espoir me rappellent mes premiers pas dans le Droit, à l'intérieur des murs rougeâtres de la métropole toulousaine. Je me souviens comme si c'était hier du jour où je suis arrivé dans ce pays du sud-est africain, en 1993, rempli d'excitation en découvrant le monde universitaire et académique, débordant d'envie de partager mon savoir, de faire entendre ma voix et celle de ceux qui ne peuvent pas faire entendre la leur. À cette époque, le Mozambique était un pays en pleine reconstruction, tentant de se relever d'une guerre civile longue et meurtrière. J'ai immédiatement ressenti l'ampleur du défi : reconstruire non seulement des infrastructures, mais aussi un État de droit, des institutions solides, une société plus juste. Je me souviens avoir vu, en 2004, mes idéologies, croyances et opinions juridiques transcrites dans ce texte qui est devenu l'actuelle Constitution de la République du Mozambique. J'avais foi en ce texte, en ses garanties de démocratie, de répartition des pouvoirs, de sauvegarde des droits fondamentaux. Cependant, au fil des années, je voyais de plus en plus ce rêve se dégrader. Conviction.

Je me souviens, en 2009, que la France m'a honoré avec l'Ordre des Palmes Académiques, en reconnaissance de mes efforts sur la décentralisation et les libertés constitutionnels du peuple mozambicain. Fierté.

Mais au fond de moi, je savais que le combat contre la violation des droits dans ce pays était loin d'être terminé. Je me souviens du moment où ma voix a commencé à déranger. Les mots que je prononçais n'étaient pas des attaques, juste des vérités qu'on voulait taire. Mon erreur ? Apporter des arguments juridiques en faveur des droits constitutionnels et électoraux des citoyens face à un régime dictatorial et absolutiste camouflé sous la couleur d'une démocratie libre. Défendre un avenir où les Mozambicains pourront s'exprimer sur le gouvernement et le pouvoir de choisir sans que leur voix soit réduite au silence. Il est difficile d'imaginer qu'un juriste, qui exprime son avis sur une question juridique soit pris pour cible par des extrémistes associés au parti au pouvoir. *Persona non grata*.

Je rencontre le regard d'un homme, assis dans une voiture, moteur tournant. Son visage est flegmatique, figé dans une expression que je n'arrive pas à déchiffrer. Inquiétude. Alors que je m'apprête à traverser la rue, j'écoute un bruit sec et intense qui se fait entendre de loin.

Le constitutionnaliste reconnu, professeur de droit, le défenseur des libertés, l'apologiste des humbles qui sait manier les mots et la loi avec une excellente précision, gît, immobile, sur le trottoir poussiéreux de la capitale mozambicaine.

Mes forces m'abandonnent.

Gilles Cistac vient d'être assassiné. Exécution.

J'ai choisi de raconter l'histoire de Gilles Cistac parce que son engagement pour la justice et l'État de droit a profondément marqué mon point de vue sur ces concepts. L'assassinat de Gilles Cistac est toujours considéré comme une aggravation de la crise politique qui dure depuis quelques années au Mozambique. Cela a servi de réveil à la nation mozambicaine, ce qui a conduit à une crise électorale lors des dernières

élections et qui a malheureusement coûté la vie à des centaines de personnes.

Aujourd'hui, une décennie plus tard, son assassinat, brutal et symbolique, représente l'une des nombreuses façons de faire taire ceux qui osent défendre les principes démocratiques et constitutionnels du pays. Malheureusement, son nom rejoint désormais une liste tragique d'autres personnalités qui ont donné leur vie pour dénoncer les abus de pouvoir et réclamer un Mozambique plus juste : Jeremias Pondeca, Mahamudo Amurane, Manuel Bissopo, Carlos Cardoso, Elvino Dias, Siba Siba Macuacua... Autant de voix silencieuses, autant de batailles inachevées. En tant qu'étudiant mozambicain, témoin de ces injustices, je ressens une profonde responsabilité. Je ne veux pas que ces noms tombent dans l'oubli, que ces crimes restent impunis, que ces luttes soient vaines. Je veux, à mon échelle, contribuer à la défense des droits humains et de la liberté d'expression au Mozambique.

J'imagine que mon engagement pour défendre ces idéaux débute par le partage de connaissances aux générations futures. Il arrive très souvent que l'histoire de ces personnes soit oubliée ou minimisée par notre société. Je souhaite sensibiliser les futures générations à préserver la mémoire de leurs luttes. Soutenir, défendre et promouvoir les libertés d'expression ne se limite pas à regarder seulement vers le passé, mais aussi à agir dans le présent et pour cela j'aimerais participer à des initiatives visant à protéger toutes les personnes qui dénoncent les injustices perpétuées par ces régimes politiques absolutistes.

Il est également primordial d'éduquer la jeunesse mozambicaine à l'importance des institutions démocratiques et à la nécessité d'un engagement citoyen actif. Sans une société consciente et informée, les abus continueront. L'éducation civique doit être renforcée et les espaces de débat doivent être protégés pour garantir une véritable culture démocratique. Il est aussi essentiel de nouer des alliances avec d'autres mouvements et organisations, au niveau local et international, qui partagent cette même vision d'un Mozambique libre et équitable. L'histoire nous enseigne que les luttes les plus justes ne sont pas menées en solitaire, mais grâce à une mobilisation collective. Je suis prêt à me battre pour un Mozambique où chaque individu a la possibilité de s'exprimer librement et de choisir son gouvernement sans être attaqué. Nos droits ne doivent pas être dictés par la peur, ni nos libertés définies par la répression. Gilles Cistac et bien d'autres ont tracé la route à suivre. Il nous reste à poursuivre la lutte et à amplifier leurs voix pour que leur combat ne soit pas vain.

Cohadon, Jean. "Assassinat de Gilles Cistac au Mozambique : il faut une vraie enquête." La Dépêche [En ligne]. 3 mars 2016 [consulté le 3 février 2025]. Disponible sur :

<https://www.ladepeche.fr/article/2016/03/03/2296705-assassinat-gilles-cistac-mozambique-faut-vraie-enquete.html>.

Barbier, Adrien. "Mozambique : un an après la mort de Gilles Cistac, ses assassins courent toujours." Le Monde [En ligne]. 9 mars 2016 [consulté le 3 février 2025]. Disponible sur :

https://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/03/09/mozambique-un-an-apres-la-mort-de-gilles-cistac-ses-assassins-courent-toujours_4879237_3212.html.

8. Maëla Brunet - Zahia Hadoui. Brassière violette et culotte rayée : armes de résistance massive . 3^{ème} prix 2025

Ils voulaient m'effacer. Me réduire au silence. Un tissu bien serré, un regard baissé, un pas effacé. Disparaître sous un voile, sous la peur, sous leurs injonctions. Une ombre parmi d'autres. Une silhouette silencieuse fondue dans un environnement de contrôle. Ils ont tout raté.

Je m'appelle Ahou Daryaei. J'ai 30 ans, deux enfants et un mari. Doctorante en littérature française à l'Université Azad de Téhéran. J'ai passé ma vie à jongler entre mon amour des mots et les interdictions d'un régime qui traque chaque femme pensant un peu trop haut, riant un peu trop fort, respirant un peu trop librement. Depuis que je suis enfant, je sais que les règles ne sont pas faites pour protéger les femmes. Elles sont faites pour enfermer les femmes.

"Une femme bien élevée ne se fait pas remarquer. Une femme bien élevée ne lève pas la tête. Une femme bien élevée ne parle pas." On m'a répété ces phrases mille fois. Comme une berceuse empoisonnée. Je les ai entendues à la maison, à l'école, dans la rue.

Tout commence par une matinée banale, enfin... banale pour une femme en Iran. Marcher. Éviter les regards. Surveiller chaque geste. Tenir son foulard, le replacer cent fois. Trop en arrière ? Trop lâche ? Trop coloré ?

Des cris. Des mains qui s'agrippent. Une violence soudaine. On me tire, on me griffe. Ma veste est déchirée. Indignation. Colère. Dégoût. Je vacille. Je devrais fuir, me débattre, supplier. Mais non. Une femme bien élevée ne se fait pas remarquer.

Je n'ai rien demandé. Rien provoqué. Mais eux, les miliciens Basij, les chiens de garde du régime, ont décidé

que mon tissu était une offense, que mon corps méritait d'être traîné, malmené, puni. Je sens leurs mains m'agripper, brutales, déshumanisantes. Un droit qu'ils s'accordent. Une humiliation qu'ils m'imposent. Alors, quitte à être humiliée, autant choisir mon propre scandale. Un geste fou. Une audace insensée. Je lève la tête. Je me défais de ce qu'il reste de mes vêtements. Je déboutonne mon pantalon. Je l'enlève. Je me redresse. Je marche. Je suis fière. Sous leurs yeux incrédules. Je suis là. Je ne me cache plus. L'air glacé sur ma peau. Un silence assourdissant. Un vide pesant. Des visages figés. Certains choqués. D'autres admiratifs. Un mélange de stupéfaction et de respect. Et moi, là, en brassière violette et culotte rayée face à mes détracteurs¹². Je souris. Par victoire.

Ils voulaient faire de moi une victime. Ils ont fait de moi un symbole. Un souffle. Un battement de cœur. Puis l'explosion.

Des cris. Des ordres qui fument. Des hommes qui s'agitent. Ils vacillent. Ils hésitent. Ils ne savent plus quoi faire. Me frapper ? M'enfermer ? Me traiter de folle ? Tout à la fois.

Je ris. Un rire amer. Un rire de défi. J'ai gagné, au moins pour quelques instants. Puis, des mains de fer. Des coups. Une voiture. Un trou noir. La douleur éclate, vive, incontrôlable. On me pousse, me traîne, m'entraîne vers la voiture qui attend. Le moteur rugit comme un monstre prêt à dévorer la liberté. La lumière disparaît, la mémoire se floute, et je suis noyée dans ce vide, cet abîme sans fin. Le silence m'envahit. Je suis là, captive, dans l'attente d'un destin incertain.

Pourquoi elle ? Pourquoi ce moment précis, ce geste fou, cette audace insensée ? Parce que se déshabiller sous l'oppression, c'est s'habiller de courage.

J'ai choisi Ahou Daryaei parce qu'elle refuse d'être une ombre. Parce qu'au lieu de baisser la tête, elle lève le menton. Parce qu'elle a compris qu'en Iran, être femme, c'est déjà être une menace. Et qu'en montrant son corps, elle révèle l'absurdité d'un régime obsédé par le contrôle. Elle ne veut pas être une ombre parmi d'autres. Elle refuse de faire partie de ce décor terne, régi par la peur. Parce que se soumettre à la règle, c'est permettre au régime de continuer à dicter les vies, de continuer à dicter la place des femmes dans la société. Chaque pas qu'elle fait, chaque mouvement de son corps est une résistance. Ce moment-là, ce geste, c'est un cri pour toutes celles qui n'ont pas encore trouvé la force de se lever.

Ahou Daryaei n'est pas seule dans cette lutte. Ce qu'elle fait, c'est rejoindre un long héritage de femmes qui se battent pour leur liberté, parfois au prix de leur vie. Mahsa Amini, une jeune femme de 22 ans, a payé de sa vie le prix de sa liberté en 2022. Elle a été tuée par la police des mœurs iranienne pour avoir mal porté son voile, pour avoir osé respirer. Et pourtant, son histoire n'est pas finie. Deux ans plus tard, Ahou marche en brassière violette et culotte rayée, reprenant cette mémoire, transformant la douleur et la violence en une revendication de dignité et de résistance. Son geste est un écho, un défi, une manière de dire à ce régime oppresseur : "Vous ne m'effacerez pas. Je suis là."

J'aurais pu choisir une autre histoire. Une autre femme. Mais son geste m'a frappée en plein cœur. Parce qu'il est radical. Incontrôlable. Parce qu'il dit : Je suis là. Je me tiens debout. Je ne me cacherai plus.

Et moi ? Je regarde ce qu'elle a fait, et je ne peux pas me taire. Parce qu'en 2025, être une femme reste un combat, partout. Parce qu'ailleurs, des droits fondamentaux sont bafoués. En Afghanistan¹³, les femmes sont exclues des universités, condamnées à l'invisibilité. En Arabie saoudite, elles ont obtenu le droit de conduire en 2018, mais restent sous la tutelle masculine. En Somalie, 98 % des femmes subissent des mutilations génitales féminines¹⁴. Parce qu'ici, en France¹⁵, l'égalité professionnelle est encore un mirage. En 2023, les femmes gagnaient en moyenne 24,4 % de moins que les hommes. Environ toutes les 3 secondes, une fille est mariée avant l'âge de 18 ans. Les filles et les femmes représentent 71 % des victimes d'esclavage moderne.¹⁶

Alors, j'écris. Pour toutes ces femmes qu'on fait taire. Pour celles qu'on ignore. Pour celles qui se battent dans l'ombre, sans jamais baisser les bras. J'écris. Pour que ce message soit entendu, partagé, diffusé partout où il le faut. J'écris. Parce que j'ai eu la chance de grandir dans un environnement où la femme existe pleinement. Où elle peut rire sans crainte. Où elle peut s'habiller librement. Où elle peut parler fort sans craindre d'être réduite au silence. Parce que, chez moi, jamais une femme n'a été rabaissée. Parce que mon père nous a toujours montré qu'une femme mérite d'être traitée comme une reine. Et parce que ma sœur et moi sommes ses reines. Je rêve d'un monde où aucune femme n'aurait peur de sortir seule dans la rue. D'un monde où aucune femme ne douterait de sa valeur face à un homme, un régime politique, ou même

¹² Delphine Minoui, "Ces chevelures rebelles qui décoiffent les mollahs", *Le Un*, n° 535, 5 mars 2025, page 3.

¹³ <https://www.amnesty.fr/discriminations/actualites/ces-pays-qui-font-regresser-les-droits-des-femmes?>

¹⁴ <https://www.unicef.org/fr/communiqués-de-presse/115-millions-de-garçons-et-dhommes-mariés-durant-leur-enfance-à-travers-le?>

¹⁵ <https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/sites/efh/files/2024-03/Chiffres-cles-egalite-femmes-hommes-edition-2023.pdf?>

¹⁶ <https://www.unicef.fr/convention-droits-enfants/inclusion-sociale/droits-des-filles-et-des-femmes/>

un pays tout entier. Je prends la parole. Parce qu'en 2025, être une femme reste un combat. Ici. Ailleurs. Partout. Je prends la parole. Pour qu'aucune femme ne soit invisible. Pour qu'aucune femme ne soit réduite au silence.

En choisissant Ahou Daryaei, je choisis plus qu'une histoire. Je choisis un cri. Un acte de résistance. Un refus de l'invisible. Son combat devient le mien ! Parce qu'aucune femme ne devrait se déshabiller pour être vue ! Parce qu'aucun régime ne devrait contrôler un corps ! Parce qu'être libre ne devrait jamais être un crime !

9. Noa Goerger - Thomas Kastler. J'écris. Depuis toujours

Je m'appelle Anna Politkovskaïa. Journaliste. Femme. Mère. Une voix qui dérange, une plume qui blesse, une ombre menaçante pour ceux qui veulent le silence. Une cible. Une condamnée sans procès. Une vérité qui dérange.

J'écris. Depuis toujours. Parce que les mots sont plus forts que les balles, parce qu'ils dévoilent ce que d'autres voudraient cacher. La Tchétchénie : ses ruines. Ses morts. Ses cris étouffés par les murs éventrés des maisons. Des enfants orphelins avant même d'avoir su dire maman. « En Tchétchénie, tout commence et tout finit dans le sang ».¹⁷ J'ai vu, j'ai entendu, j'ai compris. Alors j'ai écrit. Contre eux, contre le mensonge, contre la peur. Parce que fermer les yeux, c'est accepter. Parce que me taire, ce serait les laisser gagner. Parce que la Russie mérite mieux qu'un régime qui règne par la terreur.

Menaces, insultes, filatures. Je connais leurs jeux. Ils veulent m'effrayer, m'étouffer sous la peur, m'empêcher de parler. Mais je continue. Chaque article, chaque livre, chaque témoignage, une déchirure dans leur masque. Ils m'appellent « l'ennemie du peuple, la traîtresse. » Une femme trop curieuse. Une femme trop libre. Mais la liberté n'est pas un crime. Dénoncer les massacres n'est pas un crime. Dire la vérité n'est pas un crime. Pourtant, dans ce pays, la vérité coûte cher. Trop cher.

Un jour, ils ont voulu m'éliminer autrement. Poison dans le thé. Vol pour Beslan. L'aéroport. La nausée, la douleur, la faiblesse. Je lutte. L'hôpital, la conscience qui vacille, l'envie de renoncer. Le corps qui lâche, l'esprit qui s'éloigne. Pourquoi continuer ? Pourquoi me battre si tout semble perdu d'avance ? Parce que la vérité n'a pas de prix. Parce que d'autres n'ont plus la possibilité de parler. Parce que si moi aussi je me tais, ils auront gagné. Parce que ma voix est devenue celle de ceux qui n'en ont plus. Parce que renoncer, c'est leur donner raison.

Ma famille souffre. Mes enfants grandissent sous l'ombre des menaces. Mon quotidien « n'est plus celui d'une mère de famille ».¹⁸ Ma mère s'inquiète. Mes amis me supplient de fuir. Quitter Moscou ? Abandonner mon combat ? Impossible. Ce pays est le mien. Son avenir me concerne. Mon cœur bat pour cette Russie que j'aime, pas celle qui tue, pas celle qui ment, pas celle qui muselle. La Russie qui rêve, la Russie qui espère, la Russie qui attend que quelqu'un lui rende justice. La Russie qui croit encore qu'un jour, tout peut changer.

J'aurais pu partir. J'aurais pu me protéger. Mais ce n'est pas mon choix. Ce n'est pas mon combat. Fuir, c'est trahir ceux qui comptent sur moi. Alors je continue. Une conférence de presse, un reportage, un article, une dénonciation. Chaque jour un pas de plus vers l'inévitable. Mais aussi un pas de plus vers la vérité.

7 octobre 2006. Mon dernier jour. Mon immeuble. L'ascenseur. Une silhouette. Une arme. Des tirs. La douleur, le froid, le silence. Un dernier souffle. Tout s'arrête.

Mais non. Pas tout. Mes mots restent. Mes articles, mes livres, mon combat. Ils n'ont pas gagné. Pas vraiment. Car d'autres prendront le relais. D'autres écriront, d'autres parleront. Le courage ne meurt jamais. Il traverse les frontières. Il défie le temps. Il habite ceux qui refusent de plier, ceux qui refusent d'oublier.

Je vis encore. À travers eux. À travers vous. À travers chaque voix qui s'élève contre l'injustice. Écoutez-moi. Lisez-moi. N'oubliez pas.

Pourquoi Anna Politkovskaïa ? Pourquoi cette femme plutôt qu'une autre ? Parce que son histoire nous hante, parce que son combat résonne en nous comme un cri étouffé sous le poids de la censure et de l'oppression. Parce qu'elle a osé affronter un monstre que beaucoup préfèrent ignorer. Parce que son courage a été son linceul, et que son silence forcé nous oblige à parler à sa place. Indignation. Révolte. Injustice.

¹⁷ Matilde MESLIN, M, *France Culture*, hommage théâtral à Anna Politkovskaïa, mémoire de la Tchétchénie, *Télérama*, 26/09/2020, p. 1

¹⁸ [2] Olivier TALLEs, "La reporter insoumise", *La Croix*, 19/07/2022, p. 20

Elle était la voix de ceux que l'on étouffe, la plume qui transperce les mensonges d'État. Elle savait ce qu'il en coûterait, et pourtant, elle a persisté. Anna Politkovskaïa n'était pas une héroïne sortie d'un récit épique, mais une femme de chair et de sang, une mère, une journaliste, une citoyenne refusant de baisser les yeux. Un destin brisé pour une vérité éternelle. Son combat ne doit pas être vain.

Silence imposé. Justice bafouée. Liberté confisquée.

Alors, que faire ? Comment répondre à son sacrifice sans se contenter de larmes inutiles et de regrets futiles ? Il faut agir. Choisir son camp. Défendre la liberté d'expression comme elle l'a fait, sans faiblir.

Refus. Détermination. Engagement.

Premièrement, je refuse de céder à l'hypocrisie du silence. Il est hors de question de fermer les yeux sur ces pays où parler peut tuer. La Russie, la Turquie, tant d'autres encore. Ne plus y mettre les pieds tant que les mots y seront des crimes. Ne pas alimenter ces régimes en y voyageant, en y commerçant, en prétendant que tout va bien. Dire non à cette complaisance aveugle qui conforte les tyrans. Ceux qui soutiennent ces régimes en les finançant par leurs échanges ou en les défendant publiquement ne sont-ils pas eux-mêmes complices de ces injustices ?

Résistance. Courage. Conséquences.

Deuxièmement, je choisis de soutenir ceux qui, aujourd'hui encore, prennent la plume au péril de leur vie. *Amnesty International*, Zhang Zhan, Maria Ressa, ces ONG, ces journalistes, ces défenseurs des droits humains. Nous ne devons pas les laisser seuls. Je peux relayer leurs enquêtes, financer leurs combats, amplifier leur voix. Parce que sans eux, le mensonge triomphe. Parce que sans nous, ils tombent dans l'oubli. Oppression. Surveillance. Peur.

Troisièmement, utiliser les moyens modernes pour contourner la censure. Je veux soutenir les réseaux qui permettent de faire passer l'information, aider à la diffusion de médias interdits, dénoncer les plateformes qui coopèrent avec les régimes oppressifs. Un message peut traverser les murs. Une idée peut franchir les frontières. Nous ne devons pas laisser la peur nous paralyser. La technologie peut être une arme. À nous de nous en emparer.

Dictature. Mensonge. Impunité.

Enfin, ne pas oublier. Ne jamais oublier. Chaque mot censuré, chaque plume brisée, chaque vie sacrifiée. Répéter leurs noms, raconter leurs combats, transmettre leur héritage. Éduquer, informer, alerter. Car une société qui oublie est une société qui condamne à nouveau. La mémoire est une arme. La parole est une résistance.

Vigilance. Transmission. Héritage.

Anna Politkovskaïa n'est plus. Mais son combat continue. À travers chaque voix qui refuse de se taire, à travers chaque regard qui refuse de se détourner. Son courage ne doit pas mourir avec elle. Il doit nous habiter, nous pousser à agir, nous empêcher de renoncer. Parce que la liberté d'expression n'est pas un privilège. Parce qu'elle est un droit. Parce qu'elle est la condition de toutes les autres libertés. Parce qu'elle se défend, chaque jour, face à ceux qui veulent la réduire au silence.

Aujourd'hui, plus que jamais, nous devons prendre position. Non seulement pour honorer Anna Politkovskaïa, mais pour préserver ce qu'elle a défendu. Car un monde sans liberté d'expression est un monde où la vérité meurt en silence.

Sources bibliographiques :

[-https://www.amnesty.fr/liberte-d-expression/actualites/liberte-de-la-presse-les-journalistes-qui-ont-risque-leur-vie-pour-informer](https://www.amnesty.fr/liberte-d-expression/actualites/liberte-de-la-presse-les-journalistes-qui-ont-risque-leur-vie-pour-informer)

[-https://www.lemonde.fr/international/article/2022/05/08/poutine-n-aime-pas-les-etres-humains-ce-qu-anna-politkovskaia-ecrivait-en-2004_6125248_3210.html](https://www.lemonde.fr/international/article/2022/05/08/poutine-n-aime-pas-les-etres-humains-ce-qu-anna-politkovskaia-ecrivait-en-2004_6125248_3210.html)

[-https://www.liberation.fr/international/europe/assassinat-de-la-journaliste-anna-politkovskaia-poutine-gracie-un-complice-20231114_4E675QNCFNFLJADTYL34UIMWAU/](https://www.liberation.fr/international/europe/assassinat-de-la-journaliste-anna-politkovskaia-poutine-gracie-un-complice-20231114_4E675QNCFNFLJADTYL34UIMWAU/)

10. Morgane Bérard- Lisa Foisset. Marielle Franco : Le prix du courage

Favelas.

Pour certains, c'est juste un mot. Pour d'autres, une condamnation. J'ai grandi dans le Complexo da Maré¹⁹, l'une des favelas les plus violentes de Rio. Une seule solution pour s'en sortir : étudier. Je me suis accrochée à cette chance. Les études de sociologie se sont imposées à moi, non pas comme une passion, mais comme une évidence. Elles m'ont offert la chance d'observer, de comprendre et de démonter les mécanismes qui

¹⁹ « Chronologie. Marielle Franco. Une vie devenue un symbole », *La Croix*, 14 mars 2022.

m'écrasait.

Assise sur les bancs de l'université, les sièges se sont remplis les uns après les autres. C'est à ce moment-là que je l'ai aperçue pour la première fois. Nous étions deux dans un océan beige, lisse et conforme. Deux femmes noires. Deux exceptions. Deux anomalies. Je ne voyais qu'elle. Une inconnue.

Puis, nos histoires se sont entremêlées, nos luttes et nos rêves. Peu à peu, nous sommes devenues plus que des amies, des sœurs. D'un regard, nous nous comprenions, conscientes qu'il nous fallait lutter chaque jour contre un monde qui tentait sans cesse de nous effacer.

Un soir, en rentrant de l'université, j'ai cherché ma mère. Elle était dans la cuisine, debout, les mains posées sur la table, le visage fermé.²⁰

« Ton amie est morte. » Je n'ai pas compris. Mon cerveau a refusé. Mon corps aussi. Je crois que j'ai ri. Un rire nerveux, un rire absurde. Parce que ça n'avait pas de sens. Elle aurait dû rentrer chez elle. Me parler à nouveau pendant des heures de sa passion pour l'art. Se plaindre de ce prof qu'on détestait. Me confier encore une fois ses rêves trop grands. Mais une balle l'avait tuée. Elle n'était plus qu'un chiffre de plus dans les statistiques. Mon estomac s'est contracté. Ma gorge s'est nouée.

Et ma mère a ajouté : « Ce sont des choses qui arrivent. Cet endroit n'est pas sûr pour nous. » Voilà. C'était dit. Comme une vérité qu'on avale à force d'y être confrontées. Comme une sentence qu'on n'ose plus contester. J'ai crié. Non, ce ne sont pas « des choses qui arrivent ». Ce n'est pas normal. Ce n'est pas banal. Ce n'est pas une fatalité.

C'est une violence qu'on maquille en quotidien. Un système qu'on camoufle. Ce n'est pas seulement sa mort qui m'a bouleversée, mais le fait qu'on l'ait annoncée comme si c'était inévitable. Comme si ça devait arriver. C'est là que j'ai compris. Les premières victimes sont celles qui finissent par accepter l'inacceptable et considérer la violence comme inévitable. On nous apprend à nous taire, à fermer les yeux, à croire que c'est acceptable. Et c'est la pire des violences. Parce qu'on finit par y croire.²¹

J'ai décidé de consacrer ma vie à la défense des droits humains parce que sa voix s'est tue, et que je refuse que la mienne se perde dans le silence.

À 23 ans, grâce à une bourse d'études, tout s'enchaîne.²² À 27 ans, je deviens assistante parlementaire d'un homme, Marcelo Freixo, député engagé contre les violences paramilitaires dans certaines favelas. À 37 ans, conseillère municipale : un projet de loi pour que la ville recense les statistiques sur les violences faites aux femmes. À 38 ans, un discours qui dérange. Mariée à une femme, je choque encore. « Nous devons voter des lois justes pour garantir les droits des lesbiennes dans la ville de Rio de Janeiro. Et c'est ce que nous allons faire. »²³

Le 14 mars 2018, j'organise une table ronde pour la reconnaissance des femmes noires. Je cite Audre Lorde, femme noire, américaine, féministe et lesbienne : « Je ne suis pas libre tant qu'une autre femme est prisonnière, même si ses chaînes sont différentes des miennes. »²⁴ Je marque une pause. Autour de moi, les visages sont tendus, émus.

Je ferme les yeux un instant. Je pense à elles. Ma fille. Ma sœur. Celles que j'aime. Deux femmes libres et indépendantes. Et mon amie. Morte, à mes côtés. Elle me rappelle pourquoi je me bats. Je rouvre les yeux. Tout est possible.²⁵

Quelques minutes plus tard, je suis abattue.²⁶

Pourquoi avoir choisi Marielle Franco ?

Parce qu'elle incarne une lutte qui touche quelque chose de profondément intime en moi. Parce qu'elle me renvoie à une part de moi-même que je connais bien : le regard des autres qui enferme, qui limite, qui condamne.

Fille d'un milieu modeste, mère divorcée, peu de ressources, peu d'options. Comme si tout cela suffisait à tracer d'avance les limites de ce que j'avais le droit d'être. Comme elle, je me suis raccrochée aux études. Comme elle, j'ai développé un goût prononcé pour la sociologie. Comme elle, mes idées ont fait tache dans mon milieu d'origine.

Mais contrairement à Marielle, je ne vis pas dans un pays où l'on tue pour des opinions. Je ne suis pas noire

²⁰ [Une vie : Marielle Franco](#), BRUT, 19 mars 2018.

²¹ VANDERBERGHE Frédéric « Brésil : de la violence criminelle à la violence politique », *Libération*, 23 mars 2018.

²² [Marielle FRANCO](#), Wikipédia.

²³ [Une vie : Marielle Franco](#), BRUT, 19 mars 2018.

²⁴ Audre LORDE « *De l'usage de la colère : la réponse des femmes au racisme* »

²⁵ Michel LECLERCQ « Brésil : le meurtre d'une élue noire révéle e Rio », *Le Figaro*, 19 mars 2018.

²⁶ Laura NUNEZ « Mort de Marielle Franco, l'heure des aveux », *L'Humanité*, 26 juillet 2023.

dans un pays majoritairement blanc. Je ne marche pas chaque jour avec la peur de mourir. Mourir pour mes idées, pour mon identité, pour mon orientation sexuelle.

Mais je vois.

Je vois cet homme qui considère les femmes comme des objets. Ces vieilles dames qui, sous prétexte d'une autre époque, dévisagent cette femme noire qui entre dans le bus et change de place lorsqu'elle s'assied à leurs côtés. Ces deux femmes insultées, simplement parce qu'elles s'aiment. Je vois la douleur dans leurs yeux. Celle qui dit : « Encore une fois ». Ces personnes qui méprisent la pauvreté dans un monde où l'on veut toujours plus. Plus d'argent, plus de pouvoir, plus d'avoir.

Dans un monde où les valeurs individuelles remplacent le collectif. Je lutte.

Il m'est arrivé de m'écraser, de me taire, parce que l'envie de ne pas se faire remarquer ressurgit. Par peur d'être différente. Cette même peur de la différence, qui se transforme en haine, pour certains. Une haine redirigée vers les autres. Vers les femmes. Vers les Noirs. Vers les homosexuels. Vers les pauvres.

Un jour, j'ai arrêté d'avoir peur, et plus jamais je ne me suis tue. Un ami a tenu des propos sexistes. Ce n'était pas la première fois. Il avait aussi l'habitude de plaisanter sur des sujets racistes, persuadé que rire rend tout acceptable. Mais l'humour n'excuse pas l'oppression. Il la rend sournoise. J'ai tenté de faire entendre ma voix. En vain. Alors j'ai pris une décision. Nous ne sommes plus amis. Parce que certaines valeurs ne se négocient pas.

J'ai partagé mon expérience sur les réseaux. J'ai trouvé un groupe d'amies qui me ressemblent. Des paroles échangées, des constats lucides, une solidarité sincère. Cette cohésion, cette union m'a profondément émue. C'est pourquoi j'aimerais m'engager davantage, en rejoignant une association de défense des droits humains.

J'ai choisi Marielle Franco, avant tout, parce qu'elle croyait que la politique devait servir celles et ceux que l'on opprime. Elle le faisait sans haine et avec force. Moi aussi, je défends cela. À mon échelle. Parce que dans tous les pays, développés ou non, les mêmes mécanismes se répètent. Ces injustices me révoltent. Elles me réveillent. Elles m'indignent.

Alors je continuerai. Apprendre, Parler. Ecrire. Je défendrai mes convictions. Je refuserai le confort de l'indifférence.

Marielle Franco a dédié sa vie à la défense des droits humains. Je souhaite, à mon tour, dédier la mienne à l'humain, et éduquer si je le peux, les jeunes générations. « L'éducation est l'arme la plus puissante qu'on puisse utiliser pour changer le monde. »²⁷ disait Nelson Mandela. Car c'est par la compréhension, par la conscience collective, que les systèmes s'effondrent.

Parce qu'on ne fait pas taire une idée. Choisir Marielle Franco n'était pas un simple choix. C'était une évidence. Ce choix dépasse son nom.

C'est le choix du courage.

11. Héléna Santiago. On m'a volé ma robe d'avocate, pas ma voix !

Le ciel est gris ce matin d'octobre. Le cimetière est un océan de têtes baissées et de poings serrés. Des roses blanches ornent la tombe d'Armita Garavand, 16 ans. On dit qu'elle a "glissé dans le métro"²⁸. Personne n'y croit. Ses cheveux dépassaient du voile. Crime capital...

Je m'avance, malgré l'interdiction. Mon cœur bat à l'image de ma détermination. "Femme, Vie, Liberté". Soudain, les policiers chargent, matraques levées. Une femme âgée tombe. Cris. Je me plaque contre un mur, mais leurs mains m'agrippent. "Nasrin Sotoudeh, vous êtes en état d'arrestation." Accusation sans preuve. Condamnation sans procès.²⁹

Menottes. Le métal me brûle les poignets. Coup de crosse dans les reins. Dans le fourgon, une jeune fille sanglote. Je lui tends une main enchaînée. Solidarité.

Le fourgon sent la sueur et l'essence. Ils m'ont jetée à l'intérieur comme un sac de riz, les menottes trop serrées coupant ma circulation. Une botte s'écrase sur mes côtes.

'Descends !' Deux mains m'attrapent par les cheveux. Je trébuche. Les coups s'abattent : épaules, ventre,

²⁷ Mandela NELSON. « L'éducation est l'arme la plus puissante que vous puissiez utiliser pour changer le monde. » Discours prononcé en 2003. Source : *Lion World Travel*, <https://www.lionworldtravel.com/news/8-nelson-mandela-day-quotes>

²⁸ "Armita Geravand, la lycéenne iranienne tombée dans le coma après une chute suspecte dans le métro de Téhéran, est morte", *Le monde*, 28 oct. 2023

²⁹ "En Iran, l'avocate Nasrin Sotoudeh arrêtée lors de l'enterrement d'une adolescente", *Libération*, 30 oct. 2023

cuisses. Souffle coupé.³⁰

Dans un angle mort des caméras, ils font tourner leurs ceinturons. Le cuir siffle avant de claquer. Je compte les impacts. Un. Deux. Trois. Quatre. Je mords ma lèvre pour ne pas crier. Douleur. Fierté.

Puis, l'ordre de se relever. Ils me traînent vers la cellule, laissant derrière eux une traînée de sang séché – le mien, et celui de mille autres avant moi.

Cellule 33. Encore³¹. Les murs suintent la peur des anciens prisonniers. L'odeur du sang et du désespoir. Je compte les fissures du plafond – douze, comme les années cumulées de mes condamnations. Le gardien ricane. La porte claque. Obscurité.

Le premier jour, ils m'ont confisqué mon stylo. Le deuxième, mon miroir. Le troisième, j'ai entamé une grève de la faim. Mon corps tremble, mais pas ma voix. La nuit, je murmure les noms des oubliés : Narges, Armita, Mahsa...

Par la fente de la fenêtre, un rayon de lune. Dehors, des femmes scandent mon nom et réclament ma libération. Je ferme les yeux. Liberté confisquée.

J'ai choisi Nasrin Sotoudeh car elle n'est pas qu'une victime : elle incarne un symbole vivant de justice et de résistance par le droit. Inspiration. Ce qui m'a frappé, c'est son refus de fuir. Malgré les menaces, elle a défendu des femmes arrêtées pour avoir enlevé leur voile, des journalistes accusés d'"espionnage", des mineurs condamnés à mort. Dévotion.

Son combat prouve que la loi peut être une arme, et la solidarité un bouclier. Elle n'a pas seulement lutté mais elle a survécu pour élever sa voix. Persévérance.

Si Nasrin utilise le droit, moi, je brandirai les mots. J'écrirai pour briser les silences : un blog anonyme, des récits fictifs basés sur des témoignages réels. Création.

J'agirai aussi par la mobilisation : campagnes de sensibilisation, collectes de fonds pour les familles de prisonniers politiques, engagement avec des associations comme Reporters sans Frontières. Action.

Ma cause ? La liberté d'expression. Ce n'est pas un privilège, c'est un pont. Sans elle, aucune justice n'est possible, seulement des voix étouffées, comme en Iran où des femmes sont battues pour un changement. Révolte. Chaque voix compte. Chaque mot interdit est une guerre. Je parlerai pour celles et ceux qu'on a fait taire. Affirmation.

12. Enzo David. Le Dernier Cri du Poète

En ce mois de juillet 2017, je me trouvais dans ma petite cellule¹ de la prison de Liaoning, en Chine. Les murs de béton gris suintaient d'humidité, une odeur putride flottait dans l'air. Un mélange de sueur, de moisissure et de désespoir. Mon corps, affaibli par la maladie², n'était plus qu'une carcasse épuisée. J'avais l'impression que la vie s'échappait lentement de moi, m'abandonnant à mon sort. Pourtant, malgré la douleur qui me rongait, malgré la fièvre qui brûlait mon front, un désir viscéral de survie subsistait encore en moi.

À genoux sur le sol glacé, mes mains tremblantes s'agrippant à mon torse comme pour retenir un souffle vacillant, je criai : « Au secours ! », « À l'aide ! ». Ma voix résonnait faiblement contre les parois de ma prison, se perdant dans l'épaisseur du silence nocturne. Il devait être aux alentours de 4 h 30 du matin. Tous dormaient, ou faisaient semblant de dormir. Personne ne viendrait, je le savais déjà. Aucun garde ne prendrait la peine de répondre à mon appel. L'indifférence de mes geôliers était plus tranchante qu'une lame, plus violente que les coups qu'ils pouvaient m'infliger. La nuit fut interminable. Allongé sur la paille râpée qui me servait de lit, je fixais le plafond fissuré, comptant les battements douloureux de mon cœur. Mes paupières étaient lourdes, mais le sommeil me fuyait. L'angoisse m'a tenu éveillé. Chaque respiration devenait une lutte. L'aube perça les barreaux. À bout de forces, j'appelle encore.

Cette fois, j'eus la chance qu'un garde daigne se montrer. Il entra dans la cellule avec la lenteur calculée de celui qui sait qu'il détient tout pouvoir sur l'autre. Son uniforme était impeccable, contrastant avec la saleté ambiante. Il me regardait comme on observe un insecte, un être insignifiant dont l'existence n'a d'autre valeur que celle qu'on veut bien lui accorder. « Alors, XIABO, qu'est-ce qui t'arrive encore ? » lança-t-il d'une voix dégradante, teintée d'un mépris évident. Ses mots résonnèrent en moi comme une gifle. Pourquoi cette cruauté gratuite ? Pourquoi ce dédain à mon égard ? Qu'avais-je fait pour mériter autant d'inhumanité ? « Je

³⁰ Manifestations en Iran : des enquêteurs de l'ONU dénoncent la répression, ONU, 14 mars 2025

³¹ Nasrin Sotoudeh, Wikipédia. Elle s'est déjà faite enfermer une première fois en 2010 pour avoir défendu des militants.

veux seulement voir un responsable », murmurai-je d'une voix tremblante. « J'ai besoin de soins³... La maladie me ronge un peu plus chaque jour... » Il m'observa, son regard glacial glissant sur mon corps affaibli, jugeant ma détresse comme un spectacle sans intérêt. Un silence pesant s'installe, suffocant. Puis, un rictus mauvais étira ses lèvres. « T'as qu'à crever là, le poète », ricana-t-il. « Va donc voir dans ta vieille charte⁴ minable si c'est écrit comment te soigner, minable que tu es ! » Son rire rauque résonna dans la cellule comme un coup de fouet. Une vague de peur m'envahit, une peur brutale, paralysante. Je reculais, mes jambes tremblantes peinant à me porter, jusqu'à me retrouver acculé dans un coin sombre et humide de ma prison. Je me recroquevais sur moi-même, tremblant de fièvre et de détresse.

Mon esprit vagabonda vers ceux que j'aime. Ma femme, Liu, que j'avais laissée seule face à un régime impitoyable. Était-elle toujours surveillée jour et nuit ? Était-elle en sécurité ? Mon beau-frère, emprisonné sans raison, victime collatérale de mon combat...⁵ Comment avaient-ils tenu tout ce temps ? Je fus saisi d'un vertige. Un tourbillon de colère et de tristesse me submergea. Tout cela était absurde, injuste. Ce système corrompu jusqu'à la moelle nous broyait sans scrupules, sans remords. Alors, dans un ultime sursaut, animé par une rage brûlante, je me redressai et hurlai à travers les barreaux « Pourquoi me fais-tu ça ?! C'est aussi pour vous que je me bats ! Pour vos droits ! Pour les miens ! Pour ceux du peuple chinois ! Vous comme moi sommes écrasés par ce système ! Battez-vous avec moi, mes frères ! »⁶ Ma voix se heurta aux murs de la prison, se répercutant dans les couloirs bruyants. Mais personne ne répondit. J'étais seul face à moi-même. Seul face à l'indifférence. Abandonné, réduit à l'état de rebut, je réalisai avec une lucidité glaçante à quel point j'étais devenu un homme oublié⁷. Un fantôme dont la voix s'éteignait dans le néant. Alors, perdu dans l'ombre de ma cellule, je compris que la mort serait ma seule libération.

1 Information trouvée dans l'article de presse écrit par Harold Thibault et paru dans *Le Monde* le 15/07/2017.

2 Information trouvée dans l'article de presse disponible [ici](#).

3 Référence à sa demande d'être soigné à l'étranger, tirée de l'article de presse écrit par Harold Thibault et paru dans *Le Monde* le 15/07/2017.

4 Renvoie à la « Charte 08 », signée par 303 intellectuels, énoncée dans l'article de presse disponible [ici](#). Texte entier de la charte [ici](#).

5 Référence aux persécutions subies par ses proches, énoncées dans l'article de presse rédigé collectivement dans le journal *Libération* paru le 10/12/2023.

6 Référence à l'idée de « militant » qu'évoque l'article d'Amnesty International disponible [ici](#).

7 Référence à la censure dont parle l'article de presse de *Le Monde* disponible [ici](#).

Pourquoi j'ai choisi cette personne :

Mon choix s'est porté sur l'intellectuel, poète et militant chinois des Droits humains Liu Xiaobo. Né en 1955, il s'est imposé comme un défenseur inflexible de la démocratie et des libertés fondamentales en Chine. J'ai choisi cette personne car son combat me semble primordial, mais trop souvent mis de côté et oublié de nos jours. En effet, je trouve que la situation politique en Chine est trop banalisée et pas assez défendue au vu de ce qui se passe dans ce pays.

De plus, cette situation, avec une politique autoritaire comme celle-ci, s'aggrave de jour en jour, notamment avec les nouvelles technologies qui contribuent à une surveillance constante de la population en Chine. Le peuple est surveillé dans ses moindres faits et gestes constamment grâce aux caméras de surveillance et il n'est pas libre. Les habitants ne peuvent exprimer leurs idées politiques ou leurs pensées comme ils le souhaitent sur n'importe quel sujet. À mes yeux, la situation en Chine est une véritable dictature moderne. Je ne connaissais pas du tout cette personne et n'avais jamais entendu parler de cette « Charte 08 », signée par plus de 300 intellectuels en Chine. Cela m'a donc marqué une première fois en voyant un nombre aussi élevé de signataires pour une charte dénonçant la politique chinoise et réclamant la démocratie. Je respecte d'autant plus ces personnes, conscientes des risques qu'elles prenaient. De plus j'ai été frappé par l'impact des répercussions subies par Liu Xiaobo, allant jusqu'à toucher sa femme et son beau-frère. De plus, tout ce qui pouvait renvoyer à lui ou à la charte a été censuré en Chine. J'ai aussi été étonné d'apprendre que, même en prison, il a reçu le prix Nobel de la paix et que, en son absence, son siège lors de la cérémonie est resté vide, devenant un symbole fort. Cela a inspiré de nombreuses œuvres, elles aussi censurées par la suite en Chine.

Toutes ces choses ont été de réelles sources d'inspirations pour mon combat.

Mon combat :

Le combat que je voudrais mener serait celui pour l'accès au savoir, car c'est une cause essentielle à défendre. L'éducation et l'information sont des moyens dotés d'une force considérable qui permettent à chacun de grandir, de mieux comprendre le monde et de faire valoir ses droits. Pourtant, même aujourd'hui, beaucoup de personnes dans le monde n'ont toujours pas accès à ces ressources à cause de barrières

économiques, sociales ou géographiques. Cette injustice freine le progrès et accentue les inégalités, en maintenant certaines populations dans la précarité et en limitant leurs perspectives d'avenir.

Pour m'engager dans ce combat, je commencerais par sensibiliser les gens autour de moi à l'importance de l'accès au savoir, tout en soutenant des initiatives qui visent à rendre l'éducation plus accessible. Par exemple, l'utilisation des nouvelles technologies, comme les plateformes d'apprentissage en ligne et les bibliothèques numériques, est un bon moyen de diffuser le savoir à grande échelle. En parallèle, je participerais aussi à des projets associatifs qui proposent des ressources éducatives aux personnes en difficulté, notamment en offrant des livres, du matériel scolaire ou des formations adaptées à leurs besoins. Pour faire passer le message et mobiliser plus de monde, j'utiliserais les réseaux sociaux, les médias et des événements publics, comme des rassemblements pacifiques. L'objectif serait de sensibiliser la société et de faire pression sur les institutions pour garantir un accès équitable au savoir. Il est indispensable que les gouvernements et les organisations internationales soient incités à investir davantage dans l'éducation et à supprimer les obstacles qui empêchent l'apprentissage, comme les discriminations ou le manque d'infrastructures scolaires.

L'éducation ne devrait jamais être un privilège réservé à certains, mais un droit pour tout le monde, peu importe l'origine ou la situation. En travaillant ensemble, on peut imaginer un avenir où chacun a les moyens d'apprendre, de s'épanouir et de contribuer au développement de la société. Miser sur le savoir, c'est poser les bases d'un monde plus juste et plus équitable pour tous.

13. Ketty Queau. Je sens qu'il est l'heure aujourd'hui

5h29 du matin. *L'adhan de Fajr* résonne à Kaboul jusqu'à ma province à Kapisa. C'est déjà l'heure de la première prière et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Ces derniers temps, une pensée me hante. Je suis terrifiée à l'idée qu'il m'arrive quelque chose de mal. Comme une boule au ventre qui alourdit chacun de mes pas, une présence qui me suit partout, un murmure dans ma tête.

Mon mari, inquiet, me demande de me reposer, mais à chaque fois que j'essaie de m'endormir pour enfin faire taire cette voix qui ne cesse de me répéter qu'il est l'heure aujourd'hui, elle finit par venir encombrer, submerger et assombrir mes rêves de cette sensation d'effroi. Je finis par penser que si je m'endors, ce sera pour la dernière fois. Il sait que je suis tourmentée, il voudrait que je me fasse plus discrète, que je sois plus concentrée sur notre vie de famille.

Mais je ne peux abandonner mes convictions. Notre fils ne doit pas grandir dans un pays qui ne respecte même pas celle qui les a mis au monde.

Je sens qu'il est l'heure aujourd'hui, mais pour lui, mon mari, il est l'heure que je lâche prise.

Je me lève, m'habille et prépare le *chai* pour mon mari. Je mets mon *hijab*, qui couvre mes cheveux. Il me rappelle mes croyances et mon amour pour ma religion, mais il est devenu plus que ça, il fait partie de mon identité, celle que je m'efforce à défendre. En même temps, sur la table loin de toute fenêtre, j'ouvre mon ordi et regarde les commentaires sous mes publications. C'est ici, sur Facebook, que je me dévoile, je parle des atrocités faites aux femmes dans mon pays¹, certaines sont tuées pour avoir regardé par la fenêtre, d'autres sont enfermées pour avoir laissé dépasser une mèche de cheveu. On n'a même plus le droit d'aller à l'école. Alors c'est pour ça que je m'exprime sur les réseaux sociaux, c'est devenu notre seul moyen de communication pour converser ou pour organiser des manifestations. D'ailleurs, je viens de recevoir un nouveau message d'une militante. Je dois passer la voir pour un futur événement à Kaboul afin de défendre nos droits, dans un des seuls cafés acceptant encore d'accueillir des femmes.

L'adhan de Dhuhr résonne, mon frère arrive pour le déjeuner. Il embrasse mon fils puis s'installe à table. Amal ne cesse de lui répéter qu'il est l'heure de s'amuser aujourd'hui. Il n'est pas sorti depuis 3 jours. J'ai si peur qu'il lui arrive quelque chose ! Pour lui, il est l'heure de partager un moment en famille. Pendant le repas, j'ai demandé à mon frère de m'accompagner voir la militante : ce n'est pas prudent que j'y aille seule. Il a accepté. Lorsque la deuxième heure de l'après-midi est passée, on est partis. Sur le trajet, il m'a montré un post : une autre militante tuée. C'est la troisième cette semaine. Il y a une vague d'assassinats dans le pays² et personne ne fait rien. J'ai demandé protection aux autorités. « Je ne suis pas une petite fille effrayée³ ! » je leur ai dit. Mais rien. Aucun mot, aucun message, aucun espoir, juste un silence de plomb.

L'air est pesant, les rayons du soleil s'estompent petit à petit, la ville aussi est silencieuse. Ils se sont passé le mot apparemment... Je ne dois pas garder cette sensation morbide pour moi. Je vais lui en parler. « Amir, je vou... » Un bruit sourd, une douleur horrible me traverse. Qu'est-ce que c'est ? J'ai si froid... Je regarde mon frère, au-dessus de moi : il a l'air inquiet.

« Freshta, reste avec moi, FRESHTA ! »

Le son de sa voix sonne en écho dans ma tête, puis un deuxième bruit sec survient. Je vois la vie de mon frère s'échapper à travers ses yeux, une larme coule sur sa joue, il a peur. Il essaie, lui aussi, de me dire quelque chose, mais il s'écroule sur le sol avant de pouvoir y parvenir. Je savais qu'il était l'heure aujourd'hui.

Oui, il était l'heure. Mais si je dois mourir ici, cela ne doit pas seulement être l'heure de ma mort. Aujourd'hui il est l'heure de changer les choses, mon pays se souviendra de ce jour⁴.

¹ Freshta dénonçait publiquement ces assassinats sur ses réseaux sociaux d'après [cet](#) article de Wikipédia sur sa vie.

² Cette information est extraite d'un article de International Business Times écrit par Naqshab Nisar, disponible [ici](#).

³ Cette information provient du journal LeFigaro disponible [ici](#), ainsi que du podcast de Newyorker aussi disponible [ici](#).

⁴ La mort de Freshta Kohistani a été relayée dans plusieurs article comme dans [Tv5Monde](#) mais aussi [Aljazeera](#).

Pourquoi j'ai choisi cette personne ?

La mort de Freshta Kohistani a été noyée dans une vague de meurtres et d'assassinat contre les militantes des droits des femmes en Afghanistan. C'est pour ça que j'ai pris la décision d'écrire sur elle, sa mort ne doit pas seulement être associée à des statistiques dans la région. Je sais qu'il ne faut pas mettre une mort au-dessus d'une autre, mais le cas de Freshta est différent. Sa mort survient dans un contexte particulier, c'est-à-dire proche de chez elle, en compagnie de son frère et après avoir dit aux autorités qu'elle se sentait en danger. C'est pour cela que pour moi sa mort est intrigante, car une personne qui demande protection et qui finit par se faire tuer, elle et son frère, proche de son domicile où son mari et son fils vont sûrement finir par tomber sur son corps, c'est une volonté de nuire et un acte de malveillance qui m'est inconcevable. Cela ne relève pas que de l'assassinat, mais aussi de l'intention de choquer et de faire peur.

Après avoir lu quelques articles sur elle, je me suis mis à la place de Freshta, une femme persuadée qu'elle va mourir, demandant de l'aide sans rien recevoir et j'ai imaginé la solitude dans laquelle elle devait se trouver. J'ai directement accroché à son histoire et j'avais déjà plein d'idées en tête pour la rédiger, ce qui m'a confortée dans l'idée de la choisir. Cependant, j'ai beaucoup hésité car malgré le fait que j'étais intriguée par son histoire, peu d'articles parlaient d'elle en profondeur, ils étaient presque tous pareil. Au final, c'est après que j'ai réalisé que justement avec si peu d'articles, pour une femme plus que méritante, je me devais d'écrire sur elle, pour peut-être au moins contribuer à ce que sa mort ne soit pas vaine ou oubliée.

La cause que je choisis de défendre ?

Si je devais mener un combat pour défendre une cause qui m'importe, je pense que je défendrais les droits des femmes moi aussi, ou plutôt je combattrais contre l'insécurité dans laquelle vivent les femmes. En effet, plus j'avance dans ma vie, plus j'observe et vis des situations où la femme ne peut pas faire ce qu'elle désire par peur de ce qui pourrait lui arriver.

Je trouve qu'il y a tellement de choses qui doivent être changées pour espérer arriver à un monde équitable. Comme d'abord, la mentalité que la société inculque à un homme dès sa naissance, sur son rapport aux filles puis aux femmes. Cela part de là pour moi, car dans une société où l'homme est perçu comme le protecteur de la femme et où, dès lors, la fonction de la femme est donc de dépendre de l'homme, on ne peut pas avancer. Si dès le début la femme est réduite à l'homme, comment voulez-vous qu'une vision plus indépendante de la femme émerge dans les esprits ? C'est un cercle sans fin.

Si je dois mener ce combat, cela m'amènera à reconsidérer la société dans son ensemble, celle dans laquelle on vit. Finalement, la cause que je veux défendre est inscrite dans une plus large : celle du monde actuel.

14. Lilian Oriol. Le début d'une fin . Prix spécial de la présidente

Le 7 janvier 2015, un froid glacial s'étend sur la capitale parisienne. Rue Nicolas-Appert, dans le 11^e arrondissement de Paris, je suis assis dans mon bureau, café à la main, comme un jour anodin. Crayon à la main, je dessine la revue quotidienne de mon journal de presse. Silence. Juste le bruit du papier et du crayon qui glisse. Une routine bien ancrée. C'est calme. Trop calme.

Et puis, d'un coup, un bruit énorme. Je sursaute. Un fracas violent. Ce n'est pas un simple accident de voiture. Non. C'est autre chose. Plus fort. Plus brutal. Un son que je connais trop bien sans l'avoir jamais entendu en vrai. Le bruit d'une arme à feu. Pas une seule. Plusieurs. Des rafales sèches, nettes, terrifiantes. Mon cœur s'emballe. Mon souffle se coupe. J'essaie de me convaincre que ce n'est qu'un cauchemar.

Mais les cris. Les hurlements. L'alarme qui déchire le silence. Impossible de nier. Ils sont là. Ils sont entrés.

Armés jusqu'aux dents³². C'est fini.

Tout défile dans ma tête. Des souvenirs, des flashes. Mes premiers dessins, gribouillés à la va-vite quand j'étais gamin. 1954. Le Petit Lorrain. La fierté de voir mon nom imprimé. Mon premier concours gagné à 14 ans dans Cœur Vaillant. Les heures passées à noircir des pages, à imaginer des histoires, à donner vie à des personnages. Le Grand Duduche. Toute une époque. Toute ma vie³³.

Et là, quelque chose se brise en moi. Ce n'est plus le dessinateur insouciant qui trace ses traits en rigolant. Non. C'est juste un homme, face à son destin. L'incompréhension. L'injustice. Ils avancent. Leurs regards brûlent d'une haine que je ne comprends pas. Une vengeance qu'ils traînent depuis trop longtemps. Je le sais. C'est mon dernier instant ici. Puis une détonation. Le bruit de la fin....

Mais quelque part, une trace restera. Une idée. Un combat. Celui d'un dessinateur qui n'a jamais eu peur. Mon crayon, bien plus puissant que leurs armes³⁴. Je faisais partie des douze. Je travaillais dans les locaux de Charlie Hebdo depuis 1992. J'allais fêter mes 77 ans. Moi, c'était Jean Maurice Jules Cabu.

Dix ans après, la mémoire des attentats terroristes qui ont frappé le journal satirique *Charlie Hebdo* est toujours aussi vive. C'était il y a 10 ans, quand ce drame a bouleversé la France entière et le monde de la presse. Je m'en rappelle comme si c'était hier. J'avais 8 ans lorsque cette tragédie a ému toutes les générations, des plus jeunes aux plus anciennes. C'était comme un chaos. Comment peut-on imaginer qu'avec un crayon à la main, l'on puisse être tué ? Ils étaient 12, et Cabu en faisait partie.

Ce fut la première fois en France que la liberté d'expression fut aussi violemment attaquée. Pourtant, historiquement, *Charlie Hebdo* avait déjà été visé. En effet, leurs morts n'étaient pas un simple hasard. Bien au contraire, les frères Kouachi se sont attaqués aux locaux pour la conviction des journalistes : "On a vengé le prophète". L'extrémisme religieux ne fait pas bon ménage avec l'humour, et ce jour-là en fut la preuve. Ils étaient là pour terroriser, et le meilleur moyen pour eux de terroriser la France, c'était de s'attaquer à un journal culte du pays. Ce journal a marqué l'enfance de millions de Français, rendant cette attaque d'autant plus bouleversante.

On peut ainsi se demander, comme Cabu : peut-on encore rire de tout ? C'est une question complexe aujourd'hui en France. La presse est limitée dans ses propos, les chaînes télévisées aussi, et même les personnalités publiques doivent peser leurs mots. C'est comme si cette attaque avait marqué le début d'une fin, celle de la liberté d'expression, celle de s'exprimer librement sans craindre d'être attaqué pour une simple opinion. La France est devenue un pays où l'on risque sa vie en essayant de s'exprimer.

Cabu était l'incarnation de cette liberté d'expression, tout comme Samuel Paty qui l'enseignait. Tous deux sont morts pour la même cause : défendre le droit de s'exprimer. Il est impératif que nous unissions nos voix pour protéger cette liberté et, au-delà, les valeurs fondamentales de la République : Liberté, Égalité, Fraternité. Cela ne doit plus jamais arriver. Il est essentiel de ne pas transmettre la haine et la peur aux générations futures. Exprimer une idée ne devrait jamais être source de crainte. Les mots ont un poids, certes, mais chacun doit être libre de penser.

Alors, écrivez, parlez, dessinez, mais surtout, n'arrêtez jamais de rêver. S'exprimer est un art qui doit perdurer. Son art à lui n'a pas perduré, mais c'est à nous de le faire vivre, afin de ne jamais l'oublier, lui et son talent inoubliable.

Mais comment pourrait-on soutenir ceux qui luttent sans relâche ? En partageant par exemple la musique de ceux qui luttent. Essayer de comprendre les messages qu'ils veulent transmettre et les soutenir de notre côté. Nous pourrions soutenir des petits artistes qui avec leurs arts essayent de défendre leurs droits et leur liberté d'expression, malgré les obstacles.

15. Oleksandr Khrypko. La lutte de millions de personnes, l'histoire d'une seule

Un matin. La guerre. Ce matin de février ne commençait pas par une routine, comme une tasse de café ou une discussion de rien du tout avec des proches, mais par des explosions, des tremblements de terre et des

³² *Attentat de "Charlie Hebdo" : le récit de la traque hors norme des frères Kouachi*. Franceinfo.

https://www.francetvinfo.fr/faits-divers/terrorisme/attaque-pres-des-anciens-locaux-de-charlie-hebdo/attentat-de-charlie-hebdo-le-recit-d-une-traque-hors-norme_6998255.html (accessed 2025-02-28).

³³ Cabu. *Sa vie, son œuvre en dates clés - Cabu Officiel*. <https://cabu-officiel.com/sa-vie-son-oeuvre/> (accessed 2025-02-28).

³⁴ Barbarit, S. *Attentat de Charlie Hebdo : liberté d'expression, que dit la loi ?* Public Sénat.

<https://www.publicsenat.fr/actualites/societe/attentat-de-charlie-hebdo-liberte-d-expression-que-dit-la-loi> (accessed 2025-02-28).

alarmes retentissantes. La panique, l'incompréhension, la confusion - ces sentiments m'ont submergé, me laissant avec la pensée « je dois aller au bureau ». Le Bureau de l'organisation bénévole.

Nous savions qu'ils allaient attaquer. Le mardi 22 février, ils ont reconnu notre territoire comme le leur. Le jeudi ? Le jeudi 24 ils ont attaqué ! L'objectif était de survivre et de sauver le plus de vies possibles.

C'est à ce moment-là que nous pouvons dire que nous avons créé notre fondation. Juridiquement et physiquement, nous, le bureau de l'organisation bénévole, existions auparavant, aidant les personnes handicapées, les enfants et les militants, mais en février, nous avons commencé à « agir ». En quelques mois, notre fondation a aidé à reprendre nos villes et à sauver de nombreuses vies³⁵.

Je ne pouvais plus être dans la fondation, à l'arrière, j'avais « raté » la guerre en 2014, maintenant je devais être avec eux. Avec eux.

Il semble que six mois se soient écoulés depuis que j'ai rejoint l'armée. Nous avons assommé la plupart des troupes ennemies, nous avons même regagné une partie de notre Kherson³⁶. Il était encore plus facile de respirer à ce moment-là, je voulais croire à une victoire glorieuse. C'est alors que j'ai défini pour moi-même ce qu'est l'indépendance. L'indépendance, c'est ce que je vois au front. Et j'ai vu des gars se battre qui sont devenus des commandants à l'âge de 25-26 ans. Ce sont des gens pour qui l'indépendance, comme pour moi, n'est pas un acquis. C'est un fait avec lequel nous avons toujours vécu. Je ne comprends pas comment il se fait que l'Ukraine ne soit pas indépendante et de qui nous dépendions au départ.

Cependant, chaque jour, cela devenait de plus en plus difficile³⁷, l'aide devenait de plus en plus ridicule et le « prix » de notre libération devenait de plus en plus élevé. Malheureusement, le « prix » n'est pas seulement une question de finances et de biens. Il s'agit de vies humaines, de milliers, de centaines de vies humaines, de projets et d'espoirs anéantis, de consciences humaines...

On croit qu'avant de mourir, on se souvient de toute sa vie, de ses proches, heureusement ou malheureusement, ce n'est pas vrai. Chaque nuit, je voyais les visages des morts. Plus souvent encore, j'ai vu un souvenir de la salle de torture qui a été retrouvée. Le sous-sol couvert de sang, l'« odeur virile » et les petits vêtements roses déchirés d'un enfant... Les morts m'ont donné de la force et de la fureur, ils m'ont rappelé pourquoi nous nous battons, nous devons nous protéger, nous devons sauver autant de vies que possible, nous devons être libres³⁸. Chaque nuit.

C'est ainsi que je suis entré dans cette ville florissante qui s'est transformée en enfer. Avdiivka [région de Donetsk, où les combats les plus violents ont eu lieu en 2024]. Nous nous sommes battus jusqu'au bout, mais personne n'est immortel. Personne.

Aujourd'hui, j'ai 31 ans pour toujours, je suis un héros de l'Ukraine. Pour toujours.

En écrivant ce texte, je voulais vous rappeler que la guerre russo-ukrainienne est toujours en cours, et vous parler de l'un des héros de l'Ukraine, grâce auquel ma famille et moi sommes encore en vie

Pavlo Petrychenko est un héros, une personne qui inspire et fait avancer. Bien avant la guerre, je connaissais son nom, c'était un homme glorieux qui aidait toujours les autres, quelles que soient les circonstances, qu'il s'agisse d'aider les malades ou d'organiser des rassemblements pour soutenir les activistes de la société civile.

Lorsque les Russes ont commencé à envahir mon pays, il s'est engagé dans l'armée. Malgré toutes les circonstances et les difficultés que la guerre nous a apportées, je ne me souviens pas qu'il ait abandonné. Même dans les tranchées, il a continué à défendre non seulement la souveraineté de l'Ukraine, mais aussi ses concitoyens. Au front, il rédigeait des pétitions qui sont ensuite devenues des projets de loi, et lorsqu'il revenait sur le « front intérieur », en permission, il se rendait à des rassemblements pour soutenir le moral des personnes dont les proches avaient été capturés par la Russie ou emmenés de force.

Je pense également qu'il est important de mentionner le lieu de sa mort. Il est mort dans la région de Donetsk, à quelques kilomètres de ma ville. Grâce à lui et à des gens comme lui, ma ville a tenu le plus longtemps

³⁵ *Це тварини. З глибокої провінції*, – Павло Петриченко про ворогів і війну на Півдні - ГРУНТ. (s. d.). ГРУНТ. <https://grnt.media/interview/pavlo-petrychenko-pro-vorogiv-i-vijnu-na-pivdni/>

³⁶ Антипенко, (11/11/2024), *На лінії води, на лінії вогню : мій Херсон, якого вже немає - до другої річниці звільнення міста*. <https://suspilne.media/>. <https://suspilne.media/877231-na-linii-vodi-na-linii-vognu-mij-herson-akogo-vze-nemae-do-drugoi-ricnici-zvilnenna-mista/>

³⁷ *Визволення Херсона 11 листопада 2022 року- завершення переможної наступальної операції ЗСУ*.(s. d.). АрміяInform- Інформаційне агентство АрміяInform. <https://armyinform.com.ua/2023/11/11/vyzvolennya-hersona-11-listopada-2022-roku-zavershennya-peremozhnoyi-nastupalnoyi-operacziyi-zsu/>

³⁸ Compte X de Pavlo Petrychenko, <https://x.com/vkrainets>

possible, ce qui nous a permis d'évacuer un maximum de personnes.

Je mentirais si je disais que cela ne m'a pas fait mal d'écrire ce texte. Sa mort, et la guerre en général, ont une forte résonance en moi. Mais je ne peux pas en dire beaucoup, beaucoup d'informations ont été classées, de nombreux messages de témoins, y compris celui de Pavlo, ont été supprimés par un tas de spams, et certaines histoires que mes principes et mes valeurs morales ne me permettront pas de raconter. Pavlo a montré par son exemple que, qui que vous soyez et où que vous soyez, vous pouvez défendre l'honneur, la dignité et la liberté de votre peuple. La chose la plus simple que vous puissiez faire est de soutenir les pétitions, d'apporter une aide financière aux militaires et aux volontaires, de leur rappeler que la guerre est toujours en cours, qu'elle se développe et que le sang de nombreuses personnes est versé chaque jour. Ces actions peuvent sembler insignifiantes, mais elles ne le sont pas. Pavlo nous a appris que l'union fait la force, que chaque action, même aussi petite qu'un don ou la signature d'une pétition importante, a des conséquences, comme sauver des vies, des territoires, etc.

Je voudrais terminer mon texte par les paroles de Pavlo : « Gloire à l'Ukraine ! Il n'y a plus de mots ou de slogans qui ne soient soutenus par le sang ». Nous n'oublierons jamais l'héritage de Pavlo et nous poursuivrons son travail pour préserver la liberté, les territoires et sauver autant de personnes que possibles sans perdre l'unité.

16. Manon Désiré-Lucas. Ma voix, leur peur

Partie 1 : "Je suis la voix de la révolution"

Ce n'était qu'un murmure. Un écho discret dans l'agitation de Khartoum. Et pourtant, ce murmure grandissait chaque jour en moi. Il devenait cri, appel, urgence.

Mon nom est Alaa Salah, je suis née en 1996 dans une maison modeste, au cœur du tumulte soudanais. Enfant discrète, rêveuse, j'écoutais les récits de ma mère, couturière silencieuse mais fière, et les conseils de mon père, officier à la retraite, qui croyait encore à la grandeur d'un pays déchiré. Très tôt, j'ai compris que les rues de Khartoum ne pardonnent pas aux femmes. Il fallait apprendre à marcher droit, à parler peu, à rêver en silence. Enfant, je m'évadais dans les livres, les couleurs de l'imaginaire m'ouvraient des portes que la société m'interdisait. L'école était mon refuge, mais je voyais trop de camarades disparaître, mariées de force, réduites au silence. Pourquoi fallait-il se battre pour avoir le droit de rester ? Pour exister ?

Ma colère s'est camouflée, transformée en force tranquille. J'ai poursuivi mes études envers et contre tout. L'université internationale de Khartoum est devenue mon bastion, mon outil de résistance. Je voulais devenir ingénieure, non seulement pour moi, mais pour toutes celles qui ne le pouvaient pas.

En 2018, le prix du pain a flambé. Mais ce n'était pas seulement une question de nourriture : c'était une question de dignité. Le peuple s'est levé. La jeunesse a pris la rue. Nos slogans étaient des prières, nos pas des protestations. Au fil du temps, ma colère passée s'est réveillée. Il n'était plus question de rester silencieuse.

Le 8 avril 2019, je suis montée sur une voiture. Vêtue de blanc, j'ai scandé des vers révolutionnaires. Ma robe, le toub, flottait comme un étendard. Ma voix, tremblante mais tenace, portait celles de toutes les femmes oubliées. Ce jour-là, je suis devenue le reflet d'un espoir collectif. Ma robe blanche ne disait pas seulement la paix. Elle proclamait la pureté de notre combat. Blanche comme la justice. Blanche comme l'aurore d'un nouveau Soudan. Devant la foule, je me suis tenue droite. Une image, un cri, un symbole.

Le monde m'a vue. Certains m'ont appelée la "Kandake", la reine nubienne. Mais je n'étais pas une reine : j'étais une étudiante parmi tant d'autres, une voix parmi une marée humaine. Ce jour-là, c'est tout un peuple qui s'est levé. Je n'ai pas été emprisonnée, mais je sais que la répression veille. Le combat continue, même loin des projecteurs. Tant que ma voix peut être entendue, elle ne se taira pas.

["Alaa Salah: la jeune femme soudanaise devenue symbole de la contestation", France 24, 10 avril 2019, <https://www.france24.com/fr/20190410-aa-salah-soudan-femme-symbole-contestation>]

Partie 2 : "Pourquoi Alaa Salah ?"

Inspiration. Alaa Salah incarne la voix de la jeunesse soudanaise, celle qui refuse la soumission et l'injustice. Mon choix de raconter son histoire repose sur la force de son engagement et l'impact qu'elle a eu sur son pays et au-delà. À travers une simple photographie où elle se tient debout, vêtue de blanc, chantant la révolution, elle a rappelé au monde que la liberté n'est jamais acquise sans lutte. Elle a su défier un régime oppressif, avec pour seule arme sa voix et sa détermination. Ce courage m'inspire et me pousse à réfléchir à ce que, moi aussi, je pourrais accomplir pour la liberté et la justice.

Détermination. Une femme debout face à un régime autoritaire. Une icône née dans la contestation. Son courage m'inspire, car il démontre que chaque voix compte, même lorsqu'elle s'élève contre une force écrasante. Son combat pour la démocratie et les droits des femmes est universel. Il résonne en moi et me pousse à m'interroger : dans un monde où tant d'injustices persistent, que puis-je faire à mon échelle ?

Comment puis-je, à mon tour, éveiller les consciences et faire en sorte que les combats menés aujourd'hui ne soient pas vains ?

Engagement. Dans mon engagement personnel, je choisirais de défendre les droits des femmes, car leur oppression reste une réalité dans de nombreux pays. Trop de voix sont réduites au silence, trop de destins brisés par la violence ou l'injustice. L'éducation est une arme puissante : sensibiliser, informer, donner aux femmes les moyens de s'affirmer et de résister. Voilà une cause qui me tient à cœur. Je souhaiterais, à travers mon engagement, dénoncer les violences sexistes, lutter pour l'égalité des chances et promouvoir la place des femmes dans toutes les sphères de la société.

Indignation. Trop souvent, les femmes qui osent prendre la parole se heurtent à des représailles, à la répression ou à l'indifférence. Mais l'indifférence est une forme de complicité. Lutter pour la liberté, c'est refuser cette passivité et agir, même à petite échelle. Il ne faut jamais sous-estimer la puissance d'une parole libérée, car elle peut être le point de départ d'un changement profond. Action. Si je devais mener un combat, ce serait en écrivant, en informant, en manifestant. Participer à des associations de défense des droits humains, organiser des événements pour sensibiliser les jeunes, dénoncer les injustices à travers les réseaux sociaux ou les médias. Car c'est par la parole et l'action que l'on fait bouger les lignes. Il est essentiel d'agir, non seulement en dénonçant les inégalités, mais aussi en proposant des solutions, en soutenant des initiatives qui permettent de bâtir un avenir plus juste et plus équitable. Je m'engagerai également à utiliser l'art et la culture comme moyen d'expression, en valorisant les voix des opprimé-e-s à travers des textes, des discours, et des productions artistiques qui portent des messages forts.

Conviction. Défendre une cause demande du courage, de la persévérance et une volonté inébranlable. Il faut être prêt à affronter l'adversité, à supporter les critiques, à faire face aux doutes. Mais c'est un combat nécessaire, car il en va de l'avenir des générations futures. Espoir. Alaa Salah m'a montré qu'une personne seule peut déclencher une vague de changement. Son histoire me rappelle que le silence est une complicité, et que l'espoir naît toujours de ceux et celles qui osent se lever. Je veux, moi aussi, porter cette voix, lutter contre l'injustice et croire en un avenir où la liberté ne sera plus un privilège, mais un droit inaliénable. Car la révolution ne s'arrête jamais, elle se poursuit dans chaque geste, chaque parole et chaque engagement en faveur d'un monde meilleur.

Ambition. Il ne suffit pas de rêver d'un monde plus juste, il faut œuvrer à sa construction. Et si chacun, à son niveau, s'engageait, alors peut-être que l'utopie d'aujourd'hui deviendrait la réalité de demain.

17. Robin Beloeil. Le cri de la liberté, par Ahmad Batebi

Je cours.

Je suis épuisé, mais je continue de courir. Derrière moi, c'est la panique. Des cris, des hurlements, des sirènes déchirent la nuit. Mon crâne et mon visage sont en sang. Ma main tremble en serrant un t-shirt, taché de rouge. Celui d'un camarade, blessé par balle. Je le lève, comme un drapeau, comme un symbole. La violence continue. Les jeunes tombent. Mais nous sommes toujours là.

Un flash. La caméra capte l'instant. La photo est dans la boîte. Un moment figé. Mais mon combat, lui, ne fait que commencer.

Permettez-moi de me présenter : je suis Ahmad Batebi.

L'histoire que je vais vous raconter n'est ni une fiction, ni le scénario d'un film hollywoodien. Elle est réelle. Elle est la mienne.

Nous étions des dizaines de milliers de jeunes, des parents et amis réunis devant l'université de Téhéran pour dire notre ras-le-bol de la fermeture d'un journal local. Une simple demande qui a conditionné mon épopée. Dans un fracas assourdissant, les boucliers s'entrechoquaient, les matraques s'abattaient sans pitié, et les grenades lacrymogènes noyaient la rue dans un brouillard suffocant. Mes yeux brûlants, mes membres impuissants, je sentais la peur et la colère se mêler en moi comme un feu incontrôlable.

Mais alors, je vous pose la question : que feriez-vous si votre liberté vous était arrachée ? Si chaque cri, chaque larme, chaque rêve se heurtait à la brutalité d'un régime impitoyable ? Resteriez-vous silencieux ? Vous cacheriez-vous dans l'ombre en espérant que quelqu'un d'autre prenne la parole à votre place ? Ou bien oseriez-vous affronter la tempête, lever la tête et défier l'oppression, même au péril de votre vie ?

Malgré cela, ils ne parvinrent pas à nous forcer à battre en retraite. Ils ont ouvert le feu sur moi et mon t-shirt. Des balles ont ricoché par terre autour de moi. Arrestations. Pendaisons. Indignation. Le vent de l'oppression soufflait fort, mais il ne fit que raviver les braises de notre résistance. Je suis arrêté et emprisonné comme les 900 autres étudiants.

Dans ma cellule, l'air est lourd, mes mains, mon dos... tout mon corps est en réalité comme écrasé sous le poids d'une souffrance indescriptible. Torture. Isolement. Humiliation. Ils veulent briser ma volonté, éteindre

ma voix. Il n'y avait qu'une seule chose qui persistait en moi. Un drap déchiré synonyme de liberté. Mon visage sur les couvertures des journaux. Mon geste, un cri pour des milliers de jeunes Iraniens. Mais à quel prix ? Mon corps porte les cicatrices de leur cruauté. Mon esprit vacille, mais mon espoir persiste.

Finalement, je suis libéré enfin presque... En exil, je retrouve un semblant de liberté, L'exil n'est pas une délivrance. C'est une errance, une existence suspendue entre deux mondes, entre une patrie abandonnée et un avenir incertain. Chaque nuit, je revis les hurlements, les coups de matraque, l'écho des cris étouffés dans les geôles de Téhéran. Chaque matin, je me réveille avec l'étrange sensation d'être libre, mais enchaîné à jamais à ce passé. Je me souviens encore des paroles de l'un de mes geôliers, alors que je gisais au sol après une nouvelle séance de torture : « Vous pouvez crier tant que vous voulez, personne ne vous entendra. » Mais ils se trompaient. Le monde a vu. Le monde a entendu. Et moi, je suis encore là.

À Washington, d'autres exilés, d'autres âmes. Nous avons tous une histoire semblable. Nous avons tous fui, en laissant derrière nous des frères et sœurs d'armes, encore emprisonnés. Certains n'ont jamais survécu. Des exemples ce n'est pas ce qu'il manque, croyez-moi ! Neda Agha-Soltan, tuée d'une balle en plein cœur en 2009. Navid Afkari, pendu en 2020. Combien d'autres encore ! Un jour, un journaliste m'a demandé si je regrettais mon geste, cette photo, ce drapeau de sang levé comme un cri. Je n'ai pas hésité : « Si c'était à refaire, je le referais. » Car si la peur nous réduit au silence, alors nous sommes déjà morts.

Mais la peur ne disparaît jamais vraiment. Les menaces m'atteignent encore. « Nous savons où tu es », disent-ils. « Nous savons ce que tu fais. » Mais je refuse de me taire. « La seule chose nécessaire au triomphe du mal, c'est l'inaction des gens de bien », disait Edmund Burke. Je parle. Je témoigne. Je lutte.

Partie 2 : Réflexion personnelle

Mesdames et Messieurs,

Imaginez un instant que votre seule faute soit d'avoir rêvé de liberté. Que votre seul crime soit d'avoir osé parler. Imaginez une vie où chaque mot peut être une condamnation, où chaque pas peut mener à la prison. Ce n'est pas un scénario de fiction, c'est la réalité d'Ahmad Batebi, et celle de tant d'autres aujourd'hui encore. L'injustice n'a pas disparu. En Iran, en Russie, en Chine, en Afghanistan, des hommes et des femmes luttent encore pour faire entendre leur voix, malgré la répression, malgré la peur. Mahsa Amini, tuée pour une mèche de cheveux mal couverte. Navid Afkari, exécuté pour avoir osé rêver de justice. Ces noms, ces visages, ne doivent jamais être oubliés.

Mesdames et Messieurs, aujourd'hui, je vous pose cette question : allez-vous être spectateurs de l'injustice ou en devenir les combattants ?

D'abord, nous devons refuser l'indifférence. Nous devons lire, nous informer, parler, et ne jamais détourner le regard. Chaque partage, chaque discussion, chaque témoignage permet à la vérité d'exister. Ensuite, nous devons agir. Signer une pétition, soutenir les organisations de défense des droits humains, interpellier nos dirigeants tels sont nos devoirs. L'histoire nous a prouvé plus d'une fois que la mobilisation peut changer le monde et inverser la tendance.

Qui aurait cru qu'un mur aussi imposant que celui de Berlin tomberait sous la pression populaire ?

Ahmad Batebi a levé un t-shirt ensanglanté comme un drapeau, symbole de résistance. Nous, que brandirons-nous ? Nos mots, nos convictions, notre indignation ! Car tant qu'un seul d'entre nous refusera le silence, la liberté ne mourra jamais.

Je m'interroge sur ma vision de la liberté mais également de la chance que nous avons de pouvoir s'émanciper de nos libertés dans un pays comme la France. J'ai appris que la lutte pour la liberté est universelle, intemporelle. Que chaque voix compte, même la mienne. Mon combat à moi commence ici. Militer. Inspirer. M'informer. Pour que d'autres personnes comme Ahmad n'aient pas à souffrir pour faire entendre leur voix.

Bibliographique :

"Ahmad Batebi: The Man Behind the Iconic Photo," BBC News, 2000. (Traduit en français)

"Iran's Student Protests: A Symbol of Hope," The Guardian, 1999. (traduit en français)

Burke, Edmund. Reflections on the Revolution in France, 1790. (traduit en français)

Reporters sans frontières. Iran : Répression et censure des médias, 2022. (Références aux menaces et à la répression du régime iranien)

Amnesty International. Iran : La répression des manifestations de 1999 à aujourd'hui, 2023.

(Informations sur la répression des étudiants en 1999 et sur les événements de 2022)

BBC News. Neda Agha-Soltan: The Face of Iran's Protest, 2009. (Référence à Neda Agha-Soltan, tuée en 2009) (traduit en français)

The Guardian. Navid Afkari: Iranian Wrestler Executed Despite Global Outcry, 2020. (traduit en français)

Le Monde. Iran : Les manifestations après la mort de Mahsa Amini secouent le régime, 2022. (Référence aux manifestations de 2022)

18. Emmanuelle Orain. A mon insu³⁹ 1^{er} prix 2025

Ce n'est pas la lumière qui me réveille. Ce n'est pas non plus ce corps gelé contre mon ventre brûlant qui me sort du sommeil. C'est ce bruit, ce gémissement à peine audible de l'homme qui se trouve au-dessus de moi. Mes paupières s'ouvrent.

Un homme se tient là, les yeux fermés, les sourcils froncés. Je hurle. Mon sexe me brûle.

Douleur sourde.

Je le repousse. Il me frappe, si fort que ma tête bascule, et que mon regard se tourne vers l'autre côté de la pièce. Je ferme les yeux, deux, trois fois, pour être sûre de ne pas rêver. Une demi-douzaine d'hommes se tiennent en file indienne, comme à l'école primaire. Sauf que ce sont bien des hommes, pas des enfants, et qu'aucun d'eux n'est habillé

« Elle devait pas dormir ta bonne femme ? »

À qui parle-t-il ? Je tourne la tête, je vois mon mari, Dominique. Lui aussi est dénudé, une caméra dans les mains. Effroyable vision.

J'ai mal. J'ai froid. J'ai honte. Je me sens faible et seule contre tous ces hommes qui semblent unis dans la conquête et la domination. Aucun d'eux n'a l'air fou. C'est même moi qui ai l'air folle à crier, à me débattre. Je les regarde, tentant d'immortaliser en vain leurs visages mais sans mes lunettes, je ne vois que des ombres qui me fixent. Des ombres qui tiennent leurs regards et leurs sexes dans ma direction. Pitié. Réveillez-moi. Ou tuez-moi. Peu importe.

Quelques secondes seulement sont passées depuis mon réveil mais il me semble être là depuis une éternité. Je tente de me débattre, les mains de l'homme me bloquent. Ses doigts sont pareils à des chaînes. Je suis captive. Je suis leur captive. Je suis une prisonnière, jugée et condamnée pour être née Femme. Le prix du genre.

« *Rase les murs. N'aguiche pas les garçons, ne provoque pas les hommes. Ne porte pas de vêtement trop court. Ne laisse pas entrevoir ta lingerie. Fais attention quand tu es seule, et ne traîne jamais la nuit.* »

Soixante ans de méfiance et de précaution. Soixante ans de bonne conduite et c'est sous mon toit, sous le regard lubrique de mon propre mari que je suis abusée. Abusée ? Non. Violée. Pourquoi taire ce mot alors qu'il existe ?

Un viol. C'est ça.

La tête me tourne, mon cœur bat terriblement vite et je perds connaissance.

*Sauvagement ils pénètrent, dévastant tout devant eux.*⁴⁰

Ils obligent les fenêtres à s'ouvrir devant le feu.

Avec leurs couteaux ils gravent des insultes sur les murs,

*Et s'en vont faisant les braves quand tout n'est plus que blessure.*⁴¹

Dominique me caresse le bras. J'ouvre les yeux, la lumière me donne mal au crâne. « Il est midi. Tu dors depuis plus de 14 heures. » Mon corps se souvient encore de cette chose, lourde, qui s'emparait de moi.

« Tu as du mal dormir... tu as hurlé, je n'ai pas réussi à te réveiller. » Tout ça n'était pas réel alors ? Pourtant cela avait l'air si... si authentique. « J'ai fait un cauchemar, j'ai rêvé que... » « Tu n'as pas l'air bien ma chérie. Je t'ai préparé un petit déjeuner. »

Mon Dominique me sert à manger et je cesse de douter. La confiance en trompe l'œil.

Pourquoi Gisèle Pélicot ?

Les sujets d'actualité ne manquent pas. Je souhaitais trouver un sujet sur lequel je pouvais m'identifier, moi, une jeune femme de 23 ans, anxieuse à l'idée de voir le monde partir en lambeaux mais à la fois reconnaissante de faire partie d'une génération qui se bat pour la justice et pour la liberté. Et puis cela m'a sauté aux yeux. Gisèle Pélicot.

Certes, la prison de Gisèle Pélicot n'est pas une prison ordinaire. C'est celle que son ex-mari, ainsi que tous ces hommes lui ont fait subir. 83 violeurs. 51⁴² jugés. La prison de Gisèle, ce sont les anxiolytiques que Dominique Pélicot utilisait pour la droguer et ce sont les viols qu'elle subissait alors qu'elle était endormie.

³⁹ « A son insu » est le nom qu'avait choisi Dominique Pélicot pour le forum sur lequel il rentrait en contact avec les violeurs de Gisèle Pélicot

⁴⁰ Anne Sylvestre, Douce Maison (1979)

⁴² Procès des viols de Mazan : la décision de n'acquitter personne a été "fondamentale" selon Marie-Pierre Porchy, magistrate honoraire, France Info (20/12/24)

La prison de Gisèle Pélicot n'est pas physique, et pourtant, Gisèle a été victime, elle aussi, de l'injustice et de la violence humaine.

En quelques semaines, elle est devenue un symbole du féminisme et des violences faites aux femmes. Son combat a été soutenu par des milliers, des millions de personnes à travers le monde. Tout le monde a trouvé que les actes de son mari, et de tous ces hommes, étaient abjects. Tout le monde a soutenu Gisèle qui montrait au monde que même au sein d'un couple, même sous son propre toit, les violences sexuelles existent.

Beaucoup diront, qu'il n'y a plus rien à gagner, plus rien à combattre, que les hommes et les femmes sont parfaitement égaux et que le féminisme moderne brasse de l'air. Erreur. L'affaire des viols de Mazan n'est-elle pas un exemple même que le patriarcat a encore de beaux jours devant lui ? Cette histoire a peut-être été la plus médiatisée, mais Gisèle Pélicot est loin d'être un cas isolé. Des témoignages comme le sien, il y en a. Plein.⁴³

Nul besoin d'aller chercher très loin pour en conclure que les femmes sont encore victimes de violences, il suffit de regarder la scène médiatique qui en est bourrée d'exemples.

De violences physiques (*Marie Trintignant*), de violences sexuelles (*Simone Biles*), de violences psychologiques (*Britney Spears*), de marginalisation et bien d'autres traitements encore qui n'ont pas disparu à la naissance du féminisme. Un combat sans trêve.

Il y a bien d'autres femmes qui ont des combats périlleux à défendre mais voilà le mien.

Je veux qu'être une *femme* ne soit plus un problème. Clin d'œil à Monsieur Trump⁴⁴, qui a intégré le mot femme dans la liste noire des mots interdits établie par son administration (à noter que le mot homme, lui, reste autorisé⁴⁵. OUF !)

Je ne murmurerai pas à l'oreille de tous ceux qui s'assoient chaque jour un peu plus sur le droit des femmes, mais je pourrai, à mon échelle, transmettre mes valeurs pour que les générations suivantes puissent crier haut et fort : « Je suis fière d'être Femme ! »

19. Adèle Schwoertzig . Armes de mots, mots d'armes

Le froid m'enlace, s'immisce jusque dans mes os, tel un serpent invisible qui engourdit lentement mon être. La cellule est étroite, humide, glaçante de silence. Chaque goutte d'eau qui tombe de la conduite, chaque frémissement dans l'air stagnant semble résonner comme l'écho de mes pensées tourmentées. Les murs gris tout autour de moi me rappellent que je suis enfermé dans ce lieu maudit. Depuis des années, moi Liu Xiaobo, militant des droits de l'homme et écrivain chinois, je croupis ici, prisonnier de ce décor figé où le temps s'efface, où l'horizon n'existe plus. Mon esprit se perd dans des souvenirs lointains, des images floues de liberté, des éclats de rire qui se mêlent à la froideur de ma solitude. Les visages de ceux que j'aimais sont devenus de vagues silhouettes estompées par le temps, des fantômes qui me hantent. Mon seul paysage, une lueur blafarde, vacillante, qui traverse la fenêtre aux barreaux d'acier tranchants. Une lumière pâle, spectrale, qui ne réchauffe rien, peine à illuminer les contours de ma prison, révélant d'horribles fissures béantes dans le béton. Le parfait miroir des blessures de mon âme. Chaque jour, je compte les heures, TIC, les minutes, TAC, espérant un signe, un changement. Mais la monotonie du silence me consume. Le silence. L'oppression.

En 2008, ma plume a tracé les contours d'un espoir, d'un rêve fragile, mais incandescent : la Charte 08. Un appel à la liberté, un chant pour la démocratie, un souffle pour les droits de l'homme en Chine. J'y ai déposé l'espoir que mon peuple puisse un jour parler sans trembler, voter sans craindre, rêver sans entrave. Mais l'écho de mes mots s'est brisé contre le mur abrupt du pouvoir. La répression. La condamnation.

Les années suivantes ont été ponctuées par une intensification des mesures autoritaires et une surveillance accrue des voix dissidentes. Chaque tentative de dialogue pacifique, chaque geste de protestation a été étouffé avant même d'avoir éclos, comme si la peur était devenue une seconde nature pour ceux qui aspiraient au changement. Mes rêves semblaient s'être évanouis face à ce climat de méfiance, de désespoir, mais au fond de moi, la flamme de l'espoir ne s'était jamais complètement éteinte. Je continue de croire qu'un jour, la lumière percera les ombres, que ce peuple opprimé retrouvera le courage de s'exprimer et que les murs de la répression finiront par s'effriter. S'effondrer.

Onze années de captivité. Onze hivers d'oubli, de privations. Mon corps se délite, chacun de mes os gémit sous le poids des années. La faim ronge mes entrailles, la douleur m'étreint dans un étau impitoyable. L'isolement est un gouffre dans lequel mon esprit vacille, sans jamais y céder. Ma femme, mon amour, mon

⁴³ 41 féminicides en France depuis le 01/01/2025 (14/04/25)

⁴⁴ Données scientifiques effacées : résister à la censure de Trump, France Culture (22/02/25)

⁴⁵ Robert Solé, le Un Hebdo « Va-t-il tuer la pensée » (26/03/25)

repère, Liu Xia, n'a plus le droit de me voir. Ils nous ont tout pris, jusqu'au droit de nous aimer librement. « Être profondément aimé par quelqu'un vous donne de la force, aimer quelqu'un profondément vous donne du courage » disait Lao Tseu. Mais ici, même notre amour constitue un crime.

En mai 2017, la sentence tombe, implacable : cancer du foie, stade terminal. Trop tard. Trop tard pour la rémission, trop tard pour l'espoir d'un lendemain. L'Allemagne, les États-Unis me tendent la main, mais la Chine refuse. Mon corps se consume, mes forces s'amenuisent, mon souffle n'est plus qu'un sifflement dans l'air. Et pourtant, en moi brûle encore une lueur, fragile mais impérissable : la liberté de l'esprit. Il me semble que Confucius en fit jadis l'observation. Depuis l'aube de mon combat jusqu'à l'ombre de ma fin silencieuse, cette vérité n'a jamais quitté mon esprit, tel un écho persistant errant dans les abîmes de ma conscience.

Alors, je ferme les yeux une dernière fois. Le 13 juillet 2017, mon combat s'achève ici. Sous surveillance, sans un regard, sans même un adieu. Mais la mort n'est qu'un passage, je le sais. Les idées ne meurent pas, elles germent dans le cœur des curieux, elles grandissent dans le vent du changement. « Mieux vaut allumer une chandelle que maudire l'obscurité » disait un proverbe chinois. Et même dans mon dernier souffle, quand les oiseaux psychopompes mènent mon âme vers l'au-delà, je le sais : quelque part, les braises de ma pensée brûlent encore. L'espoir. La résistance. La liberté.

J'ai choisi d'incarner Liu Xiaobo le temps d'un récit, car il est avant tout une figure emblématique du courage et de la résistance face à l'oppression au sein d'une dictature. Il incarne l'intransigeance de l'esprit libre face à la tyrannie. Intellectuel engagé, écrivain et critique inflexible face au régime autoritaire chinois, il n'a cessé, tout au long de sa vie, de défendre avec ferveur les principes démocratiques et les droits fondamentaux, malgré les persécutions incessantes dont il fut l'objet. Son existence tout entière fut vouée à la défense inlassable de la liberté d'expression et de la démocratie, un engagement qui lui valut l'emprisonnement et qui l'a finalement brisé. Dès les événements de Tiananmen en 1989, où il joua un rôle majeur en appelant à une transition pacifique, jusqu'à la rédaction et la diffusion de la Charte 08, manifeste réclamant des réformes politiques en Chine, Liu Xiaobo fit preuve d'un courage inébranlable. Ses écrits et ses prises de position ont résonné bien au-delà des frontières chinoises, inspirant tous ceux qui luttent contre l'oppression, pour la justice. Pourtant, jamais il n'a tourné le dos à ses idéaux, affrontant l'adversité avec une dignité sans pareil. Ni les années passées derrière les barreaux ni les intimidations n'altérèrent sa détermination. Privé de sa liberté, séparé de ses proches, il refusa de plier devant la répression, acceptant jusqu'à son dernier souffle le prix de son engagement. Son incarcération, la cruauté dont il fut victime et son refus absolu de déroger à ses convictions font de lui un symbole universel de ténacité et d'intégrité. Son combat dépasse les frontières et les époques, rappelant à chacun que la liberté n'est jamais acquise, mais qu'elle se conquiert au prix d'innombrables sacrifices. Oppression implacable, persécution constante, répression brutale.

Son engagement a provoqué un fort intérêt chez moi, car il met en lumière la fragilité des droits fondamentaux et la nécessité de les défendre avec ferveur. Il incarne le combat admirable de ceux qui, en dépit de la peur, du danger et des représailles, choisissent de se dresser contre l'injustice. Un combat souvent solitaire, semé d'embûches, porté par une sempiternelle quête de vérité et de justice. Chaque prise de parole, chaque acte de résistance devient un rempart contre l'arbitraire et une lueur d'espoir pour les générations futures. Mais au-delà de son combat politique, l'histoire de Liu Xiaobo a réveillé en moi d'anciennes blessures. En me plongeant dans l'histoire de sa vie, de sa lutte, de sa maladie, j'y ai vu un écho troublant. J'ai revu la petite Adèle, dévastée par la mort de son grand-père, emporté par cette fichue maladie : le cancer. Ce même cancer qui a terrassé un intellectuel, un militant, un dissident. J'ai revu la petite Adèle, seule au milieu de cette cour d'école pourtant remplie d'enfants. J'ai revécu cette solitude imposée qui s'est dressée devant moi sans prévenir, sans crier gare, avec pour seul argument : la différence. Ma prison s'est construite sans que j'en prenne conscience. Ma prison c'était les autres, la solitude. Sa prison était bétonnée, immuable. La solitude, étouffante. La douleur, déchirante. L'espoir, lointain.

Si je devais œuvrer pour la liberté et la justice comme l'a fait Liu Xiaobo, ce serait par l'information, l'éducation et l'écriture. Car les mots, loin d'être de simples assemblages de lettres, sont des armes redoutables, capables d'éveiller les consciences, d'ébranler les tyrannies et de raviver l'espoir. Ils constituent les remparts contre l'oubli et les piliers de la mémoire collective. Dans un monde dans lequel la désinformation et la censure menacent l'expression libre, il est essentiel de soutenir journalistes et activistes, d'amplifier leurs voix et de dénoncer les abus. Le silence est complice des injustices ; la parole est un acte de résistance. Il ne s'agit pas seulement d'écrire, mais de transmettre la vérité et de donner une tribune à ceux que l'on cherche à faire taire. Car chaque mot a son poids. Chaque prise de position compte. L'indignation. L'engagement. L'insoumission.

Liu Xiaobo écrivait : « Je n'ai pas d'ennemis, je n'ai pas de haine. » Ces paroles sonnent comme un appel à la justice et à la réconciliation, une invitation à combattre l'oppression non par la vengeance, mais par la force de la vérité et de la réflexion. Ainsi, l'écriture devient un engagement, l'information un combat et la liberté d'expression une exigence. Révolution des idées. Subversion de l'injustice. Affirmation de la vérité.

Le parcours d'un homme. Liu Xiaobo.

20. Almaz Jung . « Masha Amini, tu n'es pas morte. Ton nom est devenu un mot de passe »

Ce sont les quelques mots inscrits sur la pierre noire, froide. Je regarde sa tombe depuis un moment maintenant. Mais de loin. Car qui sait ? On pourrait m'arrêter pour avoir regardé trop longtemps une figure de résistance. Enfin, c'est sa mort qui a poussé à la révolte plutôt que sa vie. C'est triste à dire mais c'est la vérité. La vérité n'est-elle pas triste ? La réalité est écœurante. Cela fait bien longtemps que j'ai oublié que la vie pouvait être un long fleuve tranquille. Cela fait bien longtemps que nous avons oublié.

« Naghmeh » me chuchote mon amie à l'oreille. « Il faut y aller ».

Je me tourne vers elle. Elle me regarde de ses yeux bleus. Une mère changeante sous le ciel orageux. La lumière du crépuscule danse à travers ses iris mais son éclat de vie a disparu depuis des années. Nous sommes des femmes qui ont, comme seule force de vivre, leur volonté. La volonté de respirer. La volonté d'être libérée.

Samedi dernier, ma voisine a été emportée dans la nuit par des mollahs. Lundi, ma cousine s'est fait violer sur la place publique. Mercredi, une amie a été tuée. Hier, on m'a menacée de me dénoncer si je ne rangeais pas une mèche de mes cheveux qui dépassait du voile. Voilà bien longtemps que mon pays a oublié la différence entre l'oppression masculine et le sens spirituel du voile.

« Je suis une femme, libre et vivante. Je suis une femme, libre et vivante. »

C'est ce que je me répète depuis ce matin. Pour me convaincre, pour me donner du courage. Car ce matin, quand je me suis réveillée, j'en avais marre. Je n'en pouvais plus. J'étais à bout. J'avais atteint ma limite. Il fallait que cela change. Tout. Que tout change. Ce matin, quand je me suis réveillée, je me suis dit qu'une vie ne servait à rien si elle était dictée par les autres. Je marche donc depuis tout à l'heure et laisse mes pas me guider. Je passe devant l'épicerie de mon oncle qui me regarde d'un air sévère. Je n'ai pas mis mon voile ce matin. Je marche encore et je passe devant l'ancien café de mon frère, mort à la guerre. Puis devant la boutique de mon gendre qui essaye en vain de m'interpeler pour me souligner que « ma tenue n'est pas appropriée ».

Je passe ensuite devant la mosquée dans laquelle s'est mariée ma meilleure amie et dans laquelle elle est morte, assassinée, deux minutes après s'être mariée. Je sens déjà des pas derrière moi qui se pressent. J'accélère, habitée par une soudaine euphorie. Un homme ouvre une fenêtre et me hurle : « Behtar bood ke madaret to ro be jaye insan, yek sag be donya miâvord ». Ta mère aurait mieux fait de mettre au monde un chien plutôt que toi. Je m'arrête net. Je suis arrivée sur la place centrale de la ville. J'étouffe. Alors je crie : « Je m'appelle Naghmeh. « Mélodie » en arabe. Et j'ai bien l'intention de graver ma mélodie dans votre mémoire à tout jamais, qu'elle vous brûle et qu'elle vous ronge ! Vous qui avez détruit bien des vies. »

Je ne sais pas ce que je dis. J'improvise. Des hommes se précipitent sur moi, mais je continue. C'est la seule chose que je peux faire, car déjà je sais que ma vie est finie.

« Vous avez pris la vie de Shirin, Fariba, Zahra, Leila, Yasmin, Elmira, Donya. »

Un coup dans ma poitrine me fait taire. Je reprends.

« Soraya, Parvaneh, Roxana, Tara, Arezoo, Yalda, Mahsa, Hasti. »

Un autre coup m'assène dans le ventre.

« Vous pouvez me faire taire, mais vous ne pouvez pas NOUS faire taire ! »

Des hommes se sont attroupés autour de la scène et trois femmes me regardent apeurées. On essaye de me maintenir fermement au sol. La bouche contre le bitume. Le goût métallique du sang qui coule dans ma gorge. Le bruit claquant du fouet qui résonne dans mes oreilles et brûle mon dos. On déchire mes vêtements. Mes jambes sont écartées.

Quand je me réveille, mon corps me fait affreusement mal. Je ne parviens pas à bouger. Mon entre-jambe est douloureux. Autour de moi : des femmes nues, allongées. Puis, plus rien. Noir.

Un bruit de clé me pousse à ouvrir les yeux. On m'attrape. Ou plutôt on me tire, car je n'arrive plus à marcher. Peut-être que je n'ai plus de jambes ? Je n'ai pas assez de force pour vérifier. On me pose contre un mur à côté d'autres femmes. Au-dessus de moi, le ciel bleu me regarde doucement. Un homme se tient devant moi, un fusil à la main. Des regrets ? Aucun. A quoi bon vivre, si la vie ne peut être vécue. Je suis une femme banale après tout. Je n'ai rien changé, rien apporté à ce monde. J'ai juste poussé un cri. Un cri de désespoir. Un cri d'espoir. Le cri universel de liberté pour l'Iran me revient à l'esprit : Baraye par Shervin Hajipour. Alors je chante :

« Baraye tooye kooche raghsidan. Baraye tarsidan be vaghte boosidan. Baraye khaharam, khaharet, khaharamoon. Baraye taghire maghzha ke poosidan. Baraye sharmandegi, baraye bipooli. Baraye hasrate yek zendegiye ma'mooli. Baraye kudak-e zobalegardo arezoohash »

For woman, life, freedom. Silence.

J'ai choisi Naghmeh parce qu'elle incarne à elle seule la force de la résistance silencieuse, qui devient cri. Elle est le visage de toutes celles qu'on a voulu effacer, mais qui persistent dans chaque regard, chaque souffle, chaque pas. Naghmeh n'a pas choisi de devenir une héroïne, elle a simplement refusé de continuer à survivre dans une cage. Elle ne veut pas la guerre, elle veut juste que les femmes puissent exister sans s'excuser. Naghmeh rappelle qu'il est difficile de participer à la résistance. Cela demande de la force et de la volonté, mais elle est là pour nous encourager. Résister ce n'est pas toujours mourir mais Naghmeh nous montre que la vie est trop rare, trop précieuse pour ne pas être pleinement vécue.

Le choix de ce personnage découle aussi de son humanité, de sa fragilité pour rester debout malgré les épreuves. Elle n'est pas une figure lointaine et inaccessible : elle est la voisine, la cousine, l'amie. Ce n'est pas une militante de naissance mais une femme en colère, poussée à la révolte par l'injustice qui déchire son monde. Elle ne cherche pas à incarner un idéal, mais la simple nécessité d'exister librement dans une société qui l'en empêche.

Personnellement, je pense que le monde repose sur tellement d'injustice qu'il est difficile d'en choisir une seule à défendre. Néanmoins, cela devient plus compliqué de se battre pour une cause qui ne nous touche pas personnellement. De plus, je reste un être humain, donc je dirai que je pourrai être capable de me battre pour le droit des femmes, l'écologie et contre le racisme. Cependant, et à mon plus grand regret, je ne suis pas encore quelqu'un qui mène des actions pour défendre des injustices. Je pourrai vous dire que je suis prête à tout, car ce sont des causes qui m'émouvant, m'interpellent véritablement, mais je manque de volonté et d'idée. J'espère donc me réveiller un jour, comme Naghmeh, et passer à l'action (sans mettre ma vie en jeu nécessairement) quelle qu'elle soit.

21. Alice Sparapan. La Voix de la Résistance

10 août 2020 - Plus d'un an s'est écoulé depuis mon arrestation, le temps me paraît figé. Suspension. Je me revois militer pour le droit des femmes, dans un pays où revendications rime avec répression. Je me battrais tant que je le pourrai pour rétablir la justice. Dépasser la peur. Refuser le silence. Conviction. Parce qu'abandonner serait une trahison. Parce que résister est une nécessité. Je fixe le mur qui me fait face et je prends une décision. Pour tous les défenseurs des droits, les hommes et les femmes d'opinion, emprisonnés injustement, je décide dès maintenant d'entamer une grève de la faim. Protestation. Cri de désespoir. Refus de l'oppression. Mon stylo en main, je commence à rédiger une lettre. Animée par ma volonté de dénoncer les mensonges, j'écris à une vitesse folle. Les idées fusent dans ma tête et la colère monte. La vérité éclate. Les autorités sont les maîtres du silence. Nous sommes les voix qui le brisent. Résignation. Mais pourquoi devrais-je me résigner ? Qui pourrait vouloir vivre ainsi et se résigner plutôt que mourir ?

20 août 2020 - Jour 10

Dégradation. Je sens que mon corps perd sa force. La fatigue ne me quitte plus, mes yeux me pèsent. Un creux s'est formé dans mon estomac. Lui qui grognait de douleur hier, semble aujourd'hui avoir abandonné le combat. La nuit sera longue. 1 septembre 2020 - Jour 21 Désespoir. Les jours sont interminables. J'essaie de penser à autre chose que mon corps qui s'amenuise. Comment vont Mehraveh Khandan et Nima ? Et Reza ? Tant de questions auxquelles je n'aurai pas de réponses, car on ne me laisse pas les voir. Leur absence est la pire des punitions, m'enfermant seule entre les murs de cette prison.

10 septembre 2020 - Jour 30

Dévotion. Mon état se détériore, je le sens. Mes poignets semblent prêts à se briser au moindre souffle du vent. Mes joues se creusent et mes côtes se dessinent. Quand mon moral baisse, je me rappelle pourquoi je me bats. Pour Armita Garavand, pour Mahsa Amini, et pour toutes ces femmes courageuses qui ont lutté pour la liberté jusqu'à y laisser leur vie. Honneur.

14 septembre 2020 - Jour 34

Dévastation. Je suis conduite à la clinique de la prison, mon état a empiré. Apparemment, ma tension artérielle a chuté dangereusement, un sérum m'est administré. Les effets sont de courte durée car à peine une heure plus tard, ma tête tourne et m'attire vers le sol. L'épuisement reprend sa danse. Comment faire passer le temps ? Je suis prisonnière d'un corps qui se dérobe, incapable de bouger. Alors, il ne me reste plus que mes pensées, qui refusent de se taire. Souvenirs. Je me souviens des jours passés à défendre ceux qui n'avaient plus de voix. À lutter contre l'injustice. À me battre pour la liberté. Ici, je suis réduite au silence.

25 septembre 2020 - Jour 45

Condamnation. Ma santé est en danger, je dois à contre cœur mettre fin à ma grève. Le monde entier a pu constater jusqu'où le pouvoir judiciaire était capable d'aller pour enfreindre la loi et mettre en péril la vie de ses citoyens. Ils ont tenté de me réduire au silence, mais ils ne s'empareront jamais de mon esprit.

Victoire. Car tant qu'il restera une voix pour crier la vérité, ils n'auront jamais gagné.

Mon choix s'est porté sur l'avocate iranienne Nasrin Sotoudeh, que j'admire énormément. Son parcours et sa résignation sont impressionnants, elle est l'incarnation du courage et de la détermination face à l'injustice. Malgré ses nombreuses arrestations, elle n'a jamais cessé de se battre pour défendre les droits humains, au péril de sa vie. C'est une femme inspirante.

Beaucoup de causes me tiennent à cœur, c'est notamment le cas de la préservation de l'environnement et du bien-être animal. La lutte contre l'illettrisme, ainsi que l'accès à tous à l'éducation me préoccupent tout autant. Ce sont d'ailleurs des raisons qui me poussent à m'orienter vers les métiers de l'enseignement.

La défense des droits humains et des libertés fondamentales sont des causes essentielles à soutenir. Quand je serai professeure des écoles, je sensibiliserais les élèves à ces sujets importants. La liberté d'expression est une liberté que nous devons protéger et défendre à tout prix car sans elle, aucune autre liberté ne peut véritablement exister. Pour cela, il faut lutter contre la répression, la censure et toutes les formes d'intimidation qui cherchent à faire taire les voix dissidentes. Ma passion pour l'écriture pourrait être un moyen de faire valoir cette cause. À travers les mots, il est possible de dénoncer les injustices et de sensibiliser le plus grand nombre de personnes aux dangers de la censure.

J'aimerais également lutter contre les violences faites aux femmes et assurer une punition juste aux coupables.

À travers l'enseignement et l'écriture, j'espère transmettre ces valeurs qui me tiennent à cœur afin d'éveiller les consciences et de contribuer à mon échelle à un monde plus juste.

Bibliographie

38 ans de prison et 148 coups de fouet pour Nasrin Sotoudeh. (2019, 3 novembre). Amnesty France. <https://www.amnesty.fr/liberte-d-expression/actualites/nasrin-sotoudeh-38-ans-deprison-et-148-coups-de-fouet>

Afp, L. M. A. (2020, 4 septembre). L'avocate iranienne Nasrin Sotoudeh, militante des droits de l'homme, en grève de la faim. Le

Monde.fr. https://www.lemonde.fr/international/article/2020/09/04/l-avocate-iranienne-nasrinsotoudeh-militante-des-droits-de-l-homme-en-greve-de-la-faim_6051008_3210.html

Nasrin Sotoudeh sentenced. (2021, 20 mars). Front Line

Defenders. <https://www.frontlinedefenders.org/fr/case/nasrin-sotoudeh-arrested>

Golshiri, G. (2020, 21 septembre). L'avocate iranienne Nasrin Sotoudeh hospitalisée. Le

Monde.fr. https://www.lemonde.fr/international/article/2020/09/21/l-avocate-iranienne-nasrinsotoudeh-hospitalisee_6053031_3210.html

CNRI Femmes. (2020, août 21). Nasrin Sotoudeh dans un état critique à la clinique de la

prison d& # 8217 ; Evine. Commission des Femmes. <https://wncri.org/fr/2020/08/20/nasrinsotoudeh-dans-un-etat-critique-a-la-clinique-de-la-prison-devine/>

22. Damien Daclinat. « Un stylo contre la peur »

Je m'appelle Samuel Paty. Nous sommes le 16 octobre 2020. J'ai écrit ce matin à l'inspection académique car depuis plusieurs jours je reçois des menaces de mort. Certains parents d'élèves se déchaînent sur les réseaux sociaux depuis mon dernier cours d'enseignement moral et civique : « Situation de dilemme : être ou ne pas être *Charlie* ? ». Pour réfléchir au problème essentiel de la liberté d'expression, nous avons envisagé les caricatures de Mahomet publiées dans le journal satirique *Charlie Hebdo*. Je voulais faire réfléchir mes élèves de quatrième sur les valeurs républicaines, la laïcité et la liberté d'opinion, tout en leur expliquant leurs enjeux et leurs limites. Pour respecter la sensibilité de chacun, j'avais proposé à certains élèves de sortir de la classe ou de détourner les yeux, s'ils le souhaitaient.⁴⁶ Mais cette précaution n'a pas suffi... **Fêlures.**

Depuis ce cours, je ne dors plus beaucoup. Sortir de chez moi est devenu une épreuve. Ma peur grandit en même temps que le nombre de vidéos insultantes publiées à mon encontre. L'adresse de mon domicile, mon nom et l'établissement où je suis professeur ont été divulgués. Même des personnes extérieures au collège du Bois-d'Aulne prennent part à cette histoire. Je ressens un danger imminent, tout cela pour avoir défendu la liberté d'expression... J'ai voulu transmettre des outils pour penser, interroger, débattre, comprendre le monde. Je repense à nos échanges en classe, aux questions posées, aux doutes partagés. Pourtant, je ne peux pas faire taire ce que je crois juste. Céder à la peur, ce serait céder sur l'essentiel : notre liberté de

⁴⁶ Les bonnes feuilles du « Cours de monsieur Paty », de Mickaëlle Paty, Le Monde des livres, 10 octobre 2024

penser. **Démésure.**

J'écris toujours avec ce vieux stylo à plume que m'avait donné mon grand-père, le jour de mes 18 ans. « Fais-en bon usage » m'avait-il dit. « Exerce ta liberté d'expression et ta capacité à déposer ton imagination sur le papier ». J'ai utilisé ce stylo toute ma vie durant, et il m'a porté chance dans toutes les étapes importantes que j'ai traversées. C'est celui avec lequel j'ai écrit mes copies du baccalauréat, pris mes cours à la faculté. C'est surtout celui avec lequel j'ai passé avec succès mon CAPES d'Histoire-Géographie. En devenant professeur au collège, je voulais transmettre mon savoir et apprendre à mes élèves à penser par eux-mêmes. **Belle aventure !**

Pour la première fois ce matin, je me dis que ce stylo sera peut-être légué à mon fils plus tôt que je ne le pensais, lui qui dort paisiblement dans la chambre, juste à côté. J'ai peur pour moi, j'ai peur pour nous. J'ai peur de ne pas pouvoir le revoir si je franchis le pas de la porte de notre appartement. Les menaces de mort hantent mon esprit. **Déchirure.**

Avant de sortir, je n'oublierai pas de prendre ce fameux stylo et de le placer comme toujours dans la poche, juste contre mon cœur. Il est le symbole de mes convictions, il m'accompagne comme un porte-bonheur, témoin de ma fierté d'être professeur, garant de mon devoir d'homme libre... **Un peu comme une gravure.**

Samuel Paty est mort décapité par arme blanche devant son collège le 16 octobre 2020 par Abdoullakh Anzorov, un terroriste islamique d'origine tchétchène.⁴⁷ Son stylo, symbole de liberté, a été retrouvé dans la poche de son manteau. L'histoire de la mort de Samuel Paty m'a particulièrement marqué, non seulement parce que sa mort est très violente mais aussi parce que je la trouve vraiment injustifiée. Il est mort pour avoir exercé son métier, pour avoir enseigné des valeurs de tolérance, de respect, de liberté, et des connaissances liées à la citoyenneté et à la laïcité. Mais ce n'est pas la liberté d'expression qui l'a tué. Ce sont ceux qui, par ignorance, fanatisme ou aveuglement, n'acceptent pas les opinions différentes et combattent la pensée libre. Ce sont ceux qui confondent conversation et insulte, connaissance et blasphème, dialogue et violence. **Rupture.**

J'ai choisi le personnage de Samuel Paty car son histoire est un symbole très fort de la lutte pour la liberté d'expression et l'éducation libre. Il a été tué pour avoir voulu développer l'esprit critique de ses élèves en leur apprenant à regarder le monde de manière ouverte. En me mettant dans la peau de Samuel Paty, je souhaite rappeler l'importance des enseignants dans la défense des valeurs démocratiques en France. En effet, l'enseignement ne se résume pas à la transmission de contenus disciplinaires, mais participe plus largement à l'éducation, à la transformation de la société et à l'émancipation des personnes. Dans une démocratie, le pluralisme des idées est essentiel. Le rôle des professeurs est donc d'éveiller l'esprit critique des élèves, de leur apprendre à écouter les autres, à confronter les opinions de manière respectueuse, et à distinguer les faits des opinions. En cela, ils sont en première ligne face aux dérives de la désinformation et aux atteintes à la liberté d'expression. Enfin, en défendant le savoir et la pensée libre, les enseignants incarnent une forme de résistance face à l'ignorance. **Suture.**

Le drame de l'assassinat de Samuel Paty nous rappelle que la liberté n'est jamais acquise, elle exige un engagement. C'est pourquoi je veux défendre le droit à l'éducation comme outil essentiel de la liberté d'expression. Tout le monde doit pouvoir apprendre, réfléchir et dire ce qu'il pense sans intimidation ni violence. La discussion et le frottement de nos idées est la seule voie pour comprendre le monde dans lequel nous vivons. L'école est donc le lieu-clé du développement de la pensée. **Ouverture.**

Prendre le stylo pour écrire ce texte est la première action que je veux mener en faveur de la liberté et de l'éducation. Il rend hommage à ceux qui, comme Samuel Paty, ont donné leur vie pour que d'autres puissent penser librement. Je veux célébrer son engagement et son courage. Mon texte est une façon de protéger et de faire vivre sa mémoire en montrant que son combat continue. **Armure.**

Je voudrais aussi soutenir les associations qui militent pour la liberté d'expression. Elles défendent l'accès à l'éducation pour tous et luttent contre les discriminations. Ces structures existent déjà et interviennent concrètement sur le terrain : elles sensibilisent, éduquent, protègent. Intégrer l'une de ces organisations, c'est contribuer à un effort collectif, c'est exprimer une voix parmi d'autres pour défendre ce qui est juste. Des associations comme Cartooning for Peace, Reporters sans Frontières, ou encore la LICRA m'inspirent particulièrement.⁴⁸ Cartooning for Peace, par exemple, utilise le dessin de presse pour promouvoir la liberté d'expression et la tolérance. Participer à leurs actions, relayer leurs campagnes, ou même les soutenir financièrement, c'est déjà un engagement fort. Mais je pourrais également aller plus loin, à mon niveau, en fondant une association locale, avec des amis ou d'autres jeunes motivés et des enseignants. Ensemble, nous pourrions organiser des ateliers dans les écoles pour parler de la liberté d'expression, monter des expositions de dessins ou de témoignages, créer une revue participative où chacun pourrait s'exprimer

⁴⁷ fr.wikipedia.org

⁴⁸ www.maisondesjournalist.org

librement, inviter des intervenants pour des conférences-débats ou simplement mener des actions de sensibilisation dans notre ville ou notre lycée. Chaque geste, même simple, a son importance. Distribuer un flyer, publier un post engagé, écouter et dialoguer, c'est déjà faire un pas vers un monde plus libre et plus juste. **Futur.**

23. Héloïse Rigaux. À celles qui me gardent debout. 2^{ème} prix 2025

Chère Ioulia,

Cela fait maintenant trois ans que je suis retourné en Russie, sans pour autant avoir pu fouler son sol en tant qu'homme libre. Trois ans de murs, de chaînes, d'ombres. Léon Tolstoï avait bien raison : la seule place d'un homme honnête en Russie est la prison ^[1]! Une réclusion sans raison. Une persécution étouffante. Une injustice sans fin. Pourtant, malgré les barreaux, malgré l'isolement, je me tiens debout. Encore et toujours. Il n'est plus temps de plier. Plus le droit de baisser les yeux. Pendant trop longtemps, nous avons été réduits au silence. Contraints de vivre à genoux. Aujourd'hui, même enrhumé, je refuse de me taire. De renoncer. De trahir ce que je crois juste : La Vérité. La Justice. L'Espoir.

Au solstice de l'injustice, nous nous devons de faire front, à cette oppression. Ne pas perdre espoir dans cette nuit noire. Reprendre souffle. Se souvenir pour qui nous luttons : pas pour la gloire, ni la vengeance, mais pour les vivants, les enfants, demain. Que cette nuit soit chassée par un peuple debout. Le regard clair. Le cœur courageux. Le cri contenu qui devient clameur.

Puisse ma mort raviver en chacun l'étincelle du courage et de la lutte. Le feu sacré de ceux qui refusent de plier. Que de mes cendres naisse une flamme — haute, libre, incontrôlable. Une révolution nécessaire. Que la Russie s'embrace de vérité, que son peuple se lève, fie et immense. Que le régime poutiniste s'effondre sous le poids de ses propres mensonges. Un État de peur. De silence. De mort. Qu'il tombe enfin, balayé par la clameur d'un peuple éveillé. Puisse ma mort ne pas être vaine.

C'est avec ce dernier cri silencieux que je proclame mon amour à ma patrie. Et à toi. Toi, ma force. Mon souffle dans le froid. Mon feu dans la nuit. Ioulia, ma lumière. Ma Russie. C'est à toi que je confie ces mots. Mon dernier combat. Mon ultime tendresse.

Vous me manquez terriblement. Embrasse tout le monde pour moi,

Pour toujours,

Alexeï

Je dépose ma plume. L'œuvre est accomplie. Ma dernière lettre, mon ultime souffle confié au papier. Quelques mots d'amour, de lutte et d'espérance — tout ce qu'il me reste à offrir au monde : une trace, une lumière vacillante, mais indomptable.

Le froid s'installe, se faufile, envahit l'espace, mon corps me quitte, morceau par morceau, comme une mer gelée engloutissant le sable. Et pourtant, mon esprit s'envole ailleurs. Vers les étés brûlants de Zalissia, quand je courais libre dans les herbes hautes, inconscient encore de la noirceur du monde ^[2]. Vers le sourire de Dasha, les petits pas de Zakhar. Leur naissance comme une promesse que rien ne devait écraser.

Une seule chose est sûre : si c'est la fin de mon histoire, qu'elle devienne le début d'une autre. Que cette cellule ne soit pas un tombeau, mais un berceau. Que ma mort devienne le terreau d'un pays nouveau. Je pars sans regret. Avec, au fond du cœur, une certitude brûlante : la vérité finit toujours par vaincre.

PARTIE 2

Je ne l'ai jamais rencontré. Jamais mis un pied en Russie. Et pourtant, il m'a fasciné.

Ce n'est pas seulement son courage face à l'oppression qui m'a marquée. C'est son honnêteté. Sa droiture. Ce calme lucide face à la peur. Quand on a tenté de l'assassiner, il aurait pu fuir, se protéger. Mais il est retourné en Russie, en sachant qu'il serait arrêté dès l'atterrissage. En sachant, peut-être, qu'il n'en ressortirait jamais vivant ^[3].

Navalny n'est pas un héros pour moi. Il est un homme — avec ses forces, ses failles, son choix. Un homme qui aurait pu fuir, mais qui a choisi de rester. Un homme qui savait ce qu'il risquait, et qui n'a pas reculé. Ce n'est pas l'image d'un héros que je retiens de lui, mais celle d'une décision humaine, profondément digne.

Je suis étudiante en 2^{ème} année d'informatique, en parcours IAMSI : Intégration d'Applications et Management des Systèmes d'Information. J'apprends à construire, à coder et à gérer des systèmes. Mon monde à moi, c'est celui des flux de données et des projets. Mais un système peut aussi mentir. Opprimer. Dans un pays où la liberté de presse s'éteint progressivement, où les voix dissonantes sont réduites au

silence, il est facile de perdre de vue ce qu'est la vérité^[4]. Alors moi aussi, j'ai envie de créer autrement. De mettre mes compétences au service de notre liberté et de la justice. D'un monde plus honnête.

Et pourtant — je n'ai jamais brandi d'armes. Mon unique arme, aujourd'hui, est celle de la pensée. De l'écriture. De la mémoire. Un geste discret, presque dérisoire, et pourtant déjà un acte de résistance. Ce n'est pas le seuil de mon existence que je foule : un quart, peut-être un tiers de ma vie est déjà inscrit dans le passé. Je ne suis plus tout à fait à l'aube ; mes valeurs se forgent dans l'ombre lente des décisions quotidiennes, dans les combats intimes que personne ne célèbre.

Le combat de Navalny, je ne saurais l'imiter. Ses armes ne sont pas les miennes. Mais je peux, à ma façon, garder vivante la flamme qu'il a allumée. Dans mes choix. Dans mes renoncements. Dans cet entêtement fragile à ne pas détourner les yeux.

Car la liberté ne se donne pas. Elle se conquiert. Pas à pas. Mot après mot. Ligne après ligne. Elle est un édifice patient, bâti contre le vent et l'oubli, posé sur la volonté têtue de ceux qui refusent de s'effacer.

Voici, sans gloire, sans bruit, ma manière de lutter.

[1] "Navalny's memoir details isolation and suffering in a Russian prison — and how he never lost hope," AP News. Accessed: Apr. 10, 2025. [Online]. Available: <https://apnews.com/article/navalny-memoir-putin-russia-opposition-patriot-8e12b158f1ae44e8274eebbdad194847>

[2] "Like Russian opposition itself, Navalny's posthumous memoir falls short on Ukraine," The Kyiv Independent. Accessed: Apr. 09, 2025. [Online]. Available: <https://kyivindependent.com/navalnis-posthumous-memoir-falls-short-on-ukraine/>

[3] "Alexei Navalny," *Wikipedia*. Apr. 03, 2025. Accessed: Apr. 11, 2025. [Online]. Available: https://en.wikipedia.org/w/index.php?title=Alexei_Navalny&oldid=1283776724

[4] "Russie | RSF." Accessed: Apr. 15, 2025. [Online]. Available: <https://rsf.org/fr/pays/russie>

24. Quentin GRELIER, Léon FIEVET. *Martyre pour la terre*

Je flotte au-dessus de l'assemblée, invisible, mais omniprésente. Les murs froids de la salle d'audience semblent respirer la tension tandis que mes assassins prennent place sur le banc. Ces hommes en costume qui m'ont arraché la vie comme on arrache une mauvaise herbe, pour un peu de pouvoir et d'argent. Ne savent-ils pas que les racines de notre combat pour la terre s'enfoncent bien plus profondément que leurs engins ?

Le Honduras, ma terre natale, se déchire sous le poids de la corruption et des intérêts étrangers. J'entends encore le bruit de l'eau de notre rivière sacrée, celle que j'ai tant défendue. Cette rivière pour laquelle j'ai donné ma vie. Comment peut-on tuer pour de l'eau qui appartient à tous ?

« L'accusé David Castillo, ancien directeur de DESA, est appelé à la barre », annonce le juge.

Voilà l'homme qui a orchestré mon assassinat avec une froideur mathématique, comme s'il planifiait la construction d'un simple barrage. J'ai passé des années à dénoncer les menaces de mort, à alerter sur les dangers qui pesaient sur notre communauté, sur toutes les communautés autochtones. Liberté bafouée, justice corrompue ! Toujours le même scénario. Partout les mêmes victimes. Étrange que ce "procès équitable" dans un pays où l'argent dicte sa loi et où les droits humains ne sont qu'une formule creuse pour les conférences internationales. [3]

« Monsieur Castillo, reconnaissez-vous avoir commandité l'assassinat de Berta Cáceres, coordinatrice du Conseil civique des organisations populaires et indigènes du Honduras ? » [1]

Le silence qui suit cette question pèse comme une chape de plomb. Je vois défiler les visages inquiets de mes compagnons de lutte, de mes enfants, de ma mère. N'est-ce pas le comble de l'injustice qu'une mère doive enterrer sa fille puis se battre pour que ses meurtriers soient condamnés ?

Le procureur présente les preuves : messages téléphoniques, transferts d'argent, témoignages. Révélation. Ces hommes pensaient que leur pouvoir financier les protégerait à jamais, que leurs crimes resteraient impunis dans l'ombre des transactions internationales. La salle frémit au récit méthodique des événements qui ont conduit à ma mort. Sept hommes de main déjà condamnés, mais les véritables commanditaires restaient jusqu'alors dans l'ombre protectrice de leurs bureaux climatisés.

« La défense des droits environnementaux n'est pas un crime ! » crie une voix dans la salle. Je reconnais mes camarades qui poursuivent le combat malgré les menaces constantes. La lutte pour notre terre, notre eau, notre culture ne s'est pas éteinte avec moi. Comme je voudrais leur dire que chaque manifestation, chaque dénonciation, chaque refus de se taire face à l'injustice est une victoire contre l'obscurité !

Je me souviens de cette nuit-là. Le bruit de la porte qui cède, les pas lourds dans le couloir, ma dernière pensée pour mes enfants, pour mon peuple, pour cette terre que j'aimais plus que ma propre vie. Sacrifice

ultime. Puis le néant, avant cette étrange conscience qui me permet aujourd'hui d'assister à ce procès que je n'aurais jamais dû voir.

Le juge prononce la sentence : « David Castillo, reconnu coupable de l'assassinat de Berta Isabel Cáceres. » [2]. Mais qu'est-ce qu'une condamnation face à une vie brisée, face à des communautés entières menacées d'expulsion de leurs terres ancestrales ? La justice des hommes est-elle suffisante quand le système tout entier repose sur l'exploitation des plus vulnérables ?

Je vois les larmes silencieuses de ma famille, le poing levé de mes compagnons de lutte. Larmes amères. Peut-être que ma mort n'aura pas été vaine si elle permet d'éclairer la corruption systémique qui gangrène notre société, si elle renforce la détermination de ceux qui restent à défendre nos territoires et notre dignité. Au fond de la salle, j'aperçois les représentants de ces entreprises qui financent des projets destructeurs sous couvert de "développement durable". Leur véritable visage se dévoile enfin : celui de prédateurs insatiables, prêts à tout pour maximiser leurs profits, même à collaborer avec des assassins. La séance est levée, mais le combat continue.

Dans chaque manifestant qui scande mon nom, dans chaque communauté qui résiste à l'accaparement de ses terres, dans chaque militant écologiste qui refuse de se taire malgré les menaces, je vis encore. La lutte pour la justice environnementale et les droits des peuples autochtones ne mourra jamais tant qu'il restera des voix pour la porter.

PARTIE 2

Notre choix s'est porté sur Berta Cáceres car son combat incarne plusieurs luttes essentielles : défense de l'environnement, droits des peuples autochtones et résistance aux intérêts économiques prédateurs. En tant qu'étudiants en informatique, sa lutte pour préserver les ressources naturelles nous interpelle directement. Ce qui nous touche dans son histoire, c'est sa détermination face à des adversaires infiniment plus puissants. Malgré les menaces récurrentes, elle a défendu sa communauté jusqu'au sacrifice ultime. Son prix Goldman pour l'environnement en 2015 témoigne de l'importance de son combat, alors même que dans son propre pays, elle était considérée comme une menace.

Le parcours de Berta nous interroge : que sommes-nous prêts à faire pour défendre des causes justes dans notre domaine ? Nous voulons promouvoir un numérique éthique et écologique en développant des logiciels moins énergivores et en privilégiant des hébergements alimentés par des énergies renouvelables. Nous souhaitons mettre nos compétences au service de causes environnementales en créant des applications permettant aux communautés de documenter les atteintes à leur environnement. Conscients que la fracture numérique est un enjeu de justice sociale, nous nous engageons à participer à des initiatives d'éducation numérique pour les populations défavorisées. Nous refusons que notre travail soit déconnecté de ses implications éthiques et nous nous engageons à questionner les finalités des projets auxquels nous participerons. Le barrage que Berta combattait était présenté comme un projet de "développement durable", alors qu'il menaçait les ressources vitales de sa communauté. De même, les technologies numériques peuvent être des outils d'oppression ou d'émancipation, et c'est à nous, futurs informaticiens, de faire ce choix. L'histoire de Berta nous enseigne que le courage est d'agir malgré la peur, guidé par des convictions profondes. À notre échelle, nous espérons faire preuve d'un courage similaire dans nos choix professionnels.

[1]
« Berta Cáceres Case », Civic Case Tracker - RFK Human Rights.. [En ligne]. Disponible sur : <https://civicspace-casetracker.rfkhumanrights.org/cases/bertha-caceres-case/>

[2]
« Berta Cáceres murder: 50 years in jail for activist's killers », 3 décembre 2019.]. Disponible sur : <https://www.bbc.com/news/world-latin-america-50645215>

[3]
« Honduras : la situation des droits humains », Amnesty International . [En ligne]. Disponible sur : <https://www.amnesty.org/fr/location/americas/central-america-and-the-caribbean/honduras/report-honduras/>